



EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X-ABC : 4 841-48 D Paris.

BONNES VACANCES !

Ce journal, comme chaque année au mois de juillet, est bimestriel. Il groupe en effet les mois de juillet et août. Les anciens amicalistes sont au courant de cette parution qui semble inhabituelle, mais pour les amis qui sont venus nous rejoindre tout récemment nous leur disons que ce n'est pas une question pécuniaire qui nous oblige à réunir dans un même Lien ceux de juillet et d'août mais tout simplement que notre rédaction part en vacances. Elle va puiser dans le repos, bien gagné, de nouvelles forces pour nous retrouver tous, en pleine forme, en septembre. Comme nos lecteurs seront eux aussi en vacances, que nous espérons pour tous belles et reposantes, ils n'auront pas à s'inquiéter de l'arrivée du Lien pour le mois d'août puisque celui de juillet-août sera distribué fin juillet.

A tous nous donnons donc rendez-vous en septembre 1980.

L'an 1979 a été bénéfique pour l'Amicale. Le Rassemblement-Pèlerinage de septembre 1979, malgré ses bavures, a été un énorme succès. Plus de cent-cinquante-mille anciens P.G. y ont assisté le dernier jour. Malheureusement le temps n'était pas avec nous. Il a plu sans arrêt pendant ces quatre jours. Mais cela n'a pas refroidi le moral des participants et nous pouvons dire que c'est la grande foule qui se pressait à notre permanence sous la tente, dans la prairie. Il est vrai que la tente offrait un abri sûr contre la pluie mais quand même nous avons revu à la permanence des VB et des X-ABC de nombreux camarades qui étaient heureux de retrouver leurs responsables d'Amicales. Et puis il y eut aussi des visites de gars qui ignoraient totalement l'existence de nos amicales... Résultat, nous comptons au 1^{er} juin 1980 plus de mille-neuf-cents cotisants soit près de DEUX-CENTS DE PLUS QU'EN 1979. Et pourtant les décès se sont succédés en 1979 à une cadence accélérée. Les privations, les mauvais traitements, l'insalubrité de nos locaux, les souffrances physiques et morales, endurées pendant notre captivité font maintenant leurs effets. Et dire qu'il y a encore des camarades qui n'ont pas la carte de combattant !!! C'est inadmissible.

La distribution du Lien se fait de façon satisfaisante. Il y a cependant des bavures. Des Liens nous sont retournés avec la mention « n'habite pas à l'adresse indiquée ». Parfois c'est une erreur de distribution postale car le mois d'après le journal ne revient pas. Mais lorsqu'il y a persévérance dans le retour il y a quelque chose d'anormal. C'est que notre adhérent a changé de domicile et ne nous a pas communiqué sa nouvelle adresse, ou qu'elle est incomplète. Vérifiez donc bien l'adresse portée sur la bande d'expédition et dans le cas où l'adresse serait incomplète retournez nous la bande avec la correction adéquate. D'autre part si un journal ne vous parvient pas, et si vous êtes à jour de votre cotisation, n'hésitez pas à nous le faire savoir. Le Lien, à part juillet-août, est un journal mensuel qui est distribué tous les mois entre le 15 et le 25. Nous tenons à vous le répéter. Car il ne peut pas y avoir d'omission de notre part les plaques d'adresses sont classées dans des tiroirs qui passent automatiquement dans la machine à imprimer. Aussi, chers amis qui avez changé d'adresse et qui avez omis de nous prévenir faites-le sans tarder et si vous envisagez votre déménagement dans un proche avenir faites nous le savoir avant, comme cela il n'y

aura pas d'interruption dans la distribution du Lien. Merci.

Le rattrapage de la retraite professionnelle pour tous nos camarades qui ont dû prendre une retraite anticipée avant le décret de janvier 1974 est toujours au point mort. Ces camarades sont victimes de leur âge. Ce sont nos anciens qui ont eu la malchance d'avoir 60 ans avant janvier 1974. Ils sont trop vieux pour bénéficier des avantages accordés par le décret de janvier 1974. Pourtant quand on les a mobilisés en septembre 1939 ils sont partis comme les autres ; ils se sont battus comme les autres ; ils ont été fait prisonniers comme les autres ; mais le gouvernement semble les ignorer. Par contre il ne va pas les oublier lorsqu'il s'agira de retenir la cotisation maladie de la Sécurité Sociale sur leur retraites professionnelles. Vous me direz ce n'est que jusqu'au début de 1981 que cette retenue sera effectuée. Bizarre !... vous avez dit bizarre ? Il y aurait comme un parfum d'élections au début de 1981 qu'il n'y aurait rien d'étonnant !!! Mais après qu'arrivera-t-il ?

La célébration officielle du 8 Mai est toujours au point mort. Notre ami Henri STORCK vous en a parlé — et bien — dans notre numéro d'avril 1980. Nous les anciens P.G. nous ne pouvons oublier que le 8 Mai 1945 c'est la fin de nos cinq années d'esclavage et le retour à la Liberté. Et si nous réclamons avec tant d'obstination que le 8 Mai redevienne fête nationale, c'est — comme l'a dit notre ami M. ROSE — parce qu'il représente pour nous la fin d'un long cauchemar, l'espérance d'une vie nouvelle, le rétablissement de la paix et le retour à la liberté.

Nos amis se souviennent peut-être que dans Le Lien n° 314 d'octobre 1976 notre ami René ESCLASSANS, Aumônier d'Auffray 31130, Balma, avait manifesté son indignation à la vue d'une plaque, scellée sous l'Arc de Triomphe, en ces termes :

«...Lisez bien les plaques de bronze que l'on a scellées ici et là, à travers les pavés qui recouvrent le sol de l'Arc.

« Une première plaque rappelle les débuts de la II^e République. Une seconde rappelle la guerre de 1914-1918... Et la troisième ? Lisez-la bien...

« Et dites-moi bien si vous, nous, les prisonniers, nous sommes comptés parmi les enfants de la France, dont l'Arc de Triomphe symbolise le cœur ?

« Dites-moi ce que vous ressentez en ce 3 septembre 1976, en tant que Français de France, qui avez tout quitté un 3 septembre 1939 pour participer, pour prendre votre part de souffrances à cet effort gigantesque que constitue la seconde guerre mondiale.

« Nous croyons y avoir participé... Et nous en sommes exclus !... Par d'autres Français qui nous disent : « VOUS LES COMBATTANTS DU 3 SEPTEMBRE 1939 ! CONNAIS PAS ! » Au fait, si nous leur demandions « Où étiez-vous, du 3 septembre 1939 au 21 juin 1940 ? »

« Car, pour ceux qui, avec l'approbation des gouvernements, ont scellé cette plaque, sous l'Arc de Triomphe, LA SECONDE GUERRE MONDIALE S'EST DEROULEE DE 1940 A 1945, 1939 ? Connais pas ! La mobilisation « générale » du 3 septembre 1939 ? Connais pas ! La drôle de guerre et la captivité d'un million et demi d'hommes ? Connais pas !

« Aussi, on n'en parle pas. Déjà !... Sans attendre que nous ayons tous disparu ».

Et notre ami ESCLASSANS termine ainsi son article :

«...Pouvez-vous faire rectifier la plaque de bronze de l'Arc de Triomphe ? Etes-vous assez « puissants » pour cela ? Les prisonniers de guerre ne font pas le poids.

« Alors, je vous propose : Une souscription nationale, entre tous les prisonniers de guerre de tous les stalags et faire une plaque de bronze qui dise bien : 1939 à 1945.

« L'inaugurer le 3 septembre 1979 : quarante ans après, à l'occasion d'un grand rassemblement des prisonniers venus de toute la France, autour de l'Arc de Triomphe. Ceux qui sont encore là, malgré le handicap de l'âge, ou la maladie.

« TROIS ANS POUR REALISER CELA !

« Notre honneur de prisonniers, de Français, est en jeu ! »

La proposition de notre ami a été entendue. Elle fait désormais partie de nos revendications. Mais elle n'est pas encore réalisée. ESCLASSANS avait trop présumé de l'esprit d'initiative de nos gouvernants. Pour imposer une réalité il faut une enquête puis une sous-commission, puis une commission, puis... puis... enfin après être allée de A jusqu'à Z la proposition s'égarera dans le maquis de la procédure et finira par tomber dans les oubliettes. Car voilà déjà quatre ans que l'idée de la plaque de 1939-1945 a été lancée et on ne voit toujours rien venir. Dirigeants des anciens P.G., mes amis, dépêchez-vous et insistez si vous voulez que les anciens combattants de 1939-1945 aient enfin leur plaque en bonne place sous l'Arc de Triomphe. Ce n'est pas pour un hochet que nous réclamons, c'est pour notre honneur.

En 1979 nous avons eu le Congrès de Bastia, fort bien réussi d'ailleurs. C'est toujours avec joie que nous revoyons nos fidèles amis Corses. Trop de liens d'amitié nous unissent à eux pour que nous les oublions. Nous étions quarante-deux continentaux à leur rendre visite. Cette année à l'Assemblée Générale à La Chesnaie du Roy notre ami POLLENTI, de San Nicolau, nous a rendu notre visite. Il était parmi nous et nous étions heureux de la présence de notre ami. Nous regrettons que l'éloignement nous prive de la présence à nos manifestations de nos amis corses car tant de souvenirs nous unissent.

Cette année le Comité Directeur, sur proposition de notre Trésorier Emile GEHIN, organise un circuit en Corrèze. Vous avez vu dans Le Lien le programme de cette semaine corrézienne. Il est fort alléchant. Le nombre des inscriptions fait présager un beau succès. Nous demandons à nos amis de la région du Limousin et des départements avoisinants de venir nous rendre visite, les membres du Comité Directeur qui sont nombreux à participer à ce voyage seraient heureux de les rencontrer. Vous trouverez dans ce numéro du Lien d'autres renseignements que vous donne notre ami GEHIN. Lisez-les attentivement.

Et maintenant nous partons en vacances.

Bonnes et heureuses vacances amis amicalistes.

Henri PERRON.

CIRCUIT EN CORRÈZE (du 22 au 27 Septembre 80)

« Cinquante et un ! C'est le nombre de participants à ce voyage inscrits aujourd'hui 28 juin, jour où je fais ce petit article qui paraîtra dans Le Lien de juillet-août. Et le nombre d'inscrits au départ de Paris me permet de vous dire que nous voyagerons à l'aller comme au retour dans une voiture « Spéciale Standing » 1^{re} classe, uniquement réservée à notre groupe. Les inscriptions sont donc closes. Si des camarades veulent participer à ce voyage nous ne pourrions accepter leurs inscriptions qu'en fonction des déflections qui pourraient survenir.

Vous savez déjà que le prix de ce voyage, au départ de Paris est 1685 francs tout compris. C'est à dire : le transport aller et retour en chemin de fer, le logement en chambre double avec bain, à l'Hôtel Saint-Etienne, à Aubazine, tous les repas — boissons comprises — toutes les excursions en autocar « grand tourisme », l'entrée au Gouffre de Padirac, le buffet campagnard corrézien et la soirée folklorique du vendredi soir, l'assistance d'un représentant de « Voyage Conseil » pendant tout le séjour, de plus vous êtes assurés pendant toute la durée du voyage.

Ne sont pas compris : le déjeuner du premier jour, c'est-à-dire du lundi 22 septembre, départ de Paris à 13 h. 25, et les dépenses à caractère personnel.

Pour les participants qui ne partiront pas de Paris, et qui seront au rendez-vous que nous leur fixerons ultérieurement à Brive le lundi 22 septembre et qui nous quitteront le samedi 27 septembre après le repas de midi au Buffet de France, Gare de Brive, le prix est de 1425 francs.

Pour les participants qui ont demandé une chambre individuelle, le supplément, pour le séjour, est globalement, de 150 francs par personne.

Je signe aujourd'hui, à Tulle, où je me trouve pour quelque temps, le Bon de Commande Voyage Conseil concernant notre circuit.

Les prix indiqués sur ce bon de commande sont ceux que je vous signale plus haut, avec en « observations » « sous réserve d'augmentation des tarifs S.N.C.F. et d'augmentation du carburant car » (formule habituelle de toutes les agences de voyage). Espérons que cela ne se produira pas !

J'ai versé également un acompte par un chèque tiré sur l'Amicale VB-X-ABC et je vous demande — si cela n'est pas déjà fait — d'envoyer un acompte de 500 frs par personne soit par chèque postal ou par chèque bancaire à l'ordre de l'Amicale VB-X-ABC. Le solde vous sera demandé début septembre.

En résumé :
Prix Paris-Brive : 1685 F.
Prix Brive-Paris : 1425 F.
Chambre individuelle : plus 150 F.
Acompte : 500 F par personne.
Solde : début septembre.

Les rendez-vous seront communiqués individuellement.

J'espère que je n'ai rien oublié et je vous donne rendez-vous le 22 septembre. Amitiés à tous.

P.S. : Nos camarades VB-X-ABC de la Corrèze qui voudraient nous rencontrer lors de notre voyage dans leur département peuvent venir assister à notre soirée folklorique et buffet campagnard le vendredi 26 septembre (vers 19 heures) à Aubazine, Hôtel Saint-Etienne.

En souvenir de Roger Herzog

Une messe en souvenir de Roger HERZOG, ancien du VB, sera célébrée, sur la demande de ses amis, en l'église d'Essey et Maizerais (en Lorraine) à 40 kms de Nancy et de Metz, près de Thiaucourt, le lundi 21 juillet 1980 à 10 heures.

Appel est lancé aux anciens du VB de la région de l'Est pour qu'ils assistent à la cérémonie. En cas d'empêchement, des cartes pourront être adressées à Pierre DURAND, chez M. l'Abbé PREVOT, Curé d'Essey et Maizerais 54480 Thiaucourt, qui les transmettra à Mme HERZOG.

COMMUNIQUE

POUR NOS AMIS BELGES DES STALAGS X

Un accident stupide m'a privé cette année du plaisir de participer à l'Assemblée Générale des X Belges. Chaque année vous me confiez le soin de renouveler votre abonnement au Lien des X-ABC de France. Plusieurs camarades m'ont transmis leurs par les soins de notre ami PÉROTTÉ, de Mons. Ce n'est pas compliqué : minimum 20 francs à l'Amicale VB-X-ABC, 46, rue de Londres 75008 Paris. C.C.P. 4841-48 D Paris.

Toujours à votre amicale disposition. Croyez mes chers camarades en nos meilleurs sentiments P.G.
H. STORCK.

Amicalistes du Gard et des départements limitrophes

Pour la 3^e année nous avons organisé le dimanche 4 mai notre journée amicaliste.

Nous regrettons que vous ne veniez pas plus nombreux à ces journées amicalistes.

Néanmoins nous avons le plaisir de retrouver tous les ans Marc CAUSSE Ginès MATEO et leurs épouses, pour la deuxième année, LINARES et puis des nouveaux : CANNAUX, de Gaujac et PONTIER, de Alès, accompagnés eux aussi de leurs épouses. Notre ami POUDEVIGNE était navré d'être le seul ardéchois, alors donnez-nous les raisons de ce désintérêt, je suppose que c'est la distance, mais il est difficile de trouver un point central, le Gard et l'Ardèche sont des départements très étendus et nous aimerions avoir aussi les lozériens et les héraultais. Nos amis parisiens nous feront remarquer que les provinciaux sont les plus nombreux à l'A. G. Peut-être que certaines dames hésitent à venir et en

cela elles ont tort et je pense que si elles viennent une fois elles ne le regrettront pas.

Et puis, et je gardais cela pour la bonne bouche, nous avions la présence, bien sympathique, de nos amis GEHIN et ROSE ; notre trésorier a ouvert la bourse de l'Amicale pour nous offrir au nom du Comité Directeur l'apéritif, ça commençait bien et chacun a salué ce geste. Merci à « Mamy » et à Odette d'avoir accompagné leurs époux.

Le repas était excellent, l'ambiance très amicaliste. Nous souhaitons à notre ami THIROIN, récemment opéré, un prompt et complet rétablissement, merci à tous les participants. Retenus par leurs obligations : l'Abbé FORESTIER de Mende et GUY Maurice de Nîmes.

A l'année prochaine, venez nombreux.

Jules GRANIER.

Réunion des Anciens P.G. Haut-Marnais (VB-XABC), à Chaumont le 1^{er} Juin 1980

La rencontre des anciens P.G. haut-marnais des Stalags VB et X ABC a eu lieu le dimanche 1^{er} juin à Chaumont.

Sur quarante-quatre camarades contactés pour assister à ce repas de retrouvailles, quatorze n'ont pas daigné répondre à l'invitation, treize se sont excusés de ne pouvoir y assister, pris par d'autres obligations ou empêchés par la maladie, dix-sept étaient présents (onze des X et six du VB), accompagnés par douze épouses.

C'est donc une table de vingt-neuf convives qui était occupée au Restaurant du Grand Val.

Voici les noms des participants :

M. et M^{me} BONHOMME Louis, de Colombey-les-Deux-Eglises (VB) ; M. et M^{me} BRANDT Charles, de Buxières (VB) ; M. et M^{me} CHAMPION André, d'Auigny-le-Grand (XB) ; M. et M^{me} CHEVALLIER Georges, de Wassy (VB) ; M. et M^{me} COLLIN Roger, de Hortes (XB) ; M. et M^{me} FOURNIER Jean, de Germisay (XB) ; M. et M^{me} KAUFFMANN Jean, de Bologne (VB) ; M. et M^{me} PREVOT Maurice, de Bologne (VB) ; M. et M^{me} TRINQUETTE René, d'Oscey (XB) ; M. et M^{me} VAUGIEN Charles, de Chaumont (XB), et MM. BAILLET Paul, d'Esnois-au-Val (XB) ; BILHER Albert, de Torcenay (XB) ; DIDIER Robert, de Champigny-les-Langres (XC) ; LEMOINE Henri, de Provenchères-sur-Marne (XB).

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

Des camarades non amicalistes étaient également présents :

M. BENOIT Robert, de Donjeux (VB) ; M. et M^{me} MORLOT Pierre, de Saint-Dizier (XA) ; M. et M^{me} REMY Raymond, de Bassoncourt (XB).

Tous ont fait honneur au succulent repas servi par un personnel zélé. Voici le menu impeccable et copieux :

Ballottine de Volailles — Filet de Lotte — Pintaudeau aux Morilles — Légumes — Salade — Fromages — Vacherin — Vin blanc — Mâcon rouge — Café-Liqueurs.

Personne n'a regretté les 85 F demandés ! Seuls les absents pourraient éprouver le regret de n'être pas venus.

Ce fut une excellente journée de retrouvailles. Pour beaucoup, c'était une première rencontre. Il convient de remercier tout particulièrement les épouses présentes dont plusieurs ont prêté ce repas P.G. à une réunion de famille en l'honneur de la Fête des Mères.

KOMMANDO 605 RÉUNION ANNUELLE

La réunion du 605 était prévue cette année, à Angers, le 8 mai, organisée par Michou et René MARTEL.

Trente-cinq ans après notre retour, ce fut une belle réussite, assombrie par la première absence de nos très fidèles amis JONSSON, empêchés par la maladie de Maurice.

Le 7, en soirée, la plupart des participants, dans de chaudes retrouvailles à l'hôtel d'Anjou, se donnaient rendez-vous pour le lendemain afin de visiter le vieux Angers, ses maisons anciennes, ses ruelles étroites et son majestueux château du roi René.

Nos amis MARTEL eurent ensuite la délicieuse attention d'offrir l'apéritif dans la jolie maison aménagée par leurs soins.

Le repas fraternel à l'hôtel d'Anjou réunissait : Achille CALMES et Madame, Tony CHEMARIN et Madame, Lucien CORTOT et Madame, Raoul GROS et Madame, Pierre HENRY, René MARTEL et Madame, Ema MOREL et Madame, Gabriel MOUNIER et Madame, Michel NAPPEZ et

Merci également à notre ami BRANDT qui, au nom de l'Amicale, a prononcé quelques mots de bienvenue.

Tout le monde s'est donné rendez-vous pour l'an prochain. Cette année, c'était un essai, une première expérience qui mérite d'être renouvelée... et même élargie. Pourquoi pas avec les départements limitrophes... et avec la présence d'un ou plusieurs membres du Bureau ?

J'adresse à tous mon plus amical souvenir.

CHARLES VAUGIEN.

Une rencontre en Haute-Marne

Il y a quelque temps, j'ai reçu une feuille de mobilisation me donnant ordre de me rendre au quartier général du « Grand Val » à Chaumont, où le Commandant du Bataillon de la Haute-Marne me convoquait (VAUGIEN en l'occurrence... « la ligne bleue des Vosges... vous vous en souvenez ? »).

J'ai donc sorti de ma giberne mon bâton d'ancien Maréchal... des Logis et accompagné de ma cantinière, pardon, de ma femme, je me suis rendu au Rassemblement.

Eh oui ! Comme les grognards au soir de la bataille d'Austerlitz, je puis dire : « J'y étais ! »

J'ai retrouvé pas mal d'anciens « involontaires » qui ont occupé pendant cinq ans le territoire teuton et qui étaient là pour échanger des souvenirs : les bons, laissant de côté les mauvais, bien plus nombreux, hélas ! Il faut aussi mentionner la présence de nombreuses dames qui ont bien voulu accompagner les anciens K.G. de maris. Dans mon lot, je n'ai pas manqué de les féliciter et de rendre hommage à leur dévouement.

Il y avait également présents trois non amicalistes, mais qui ne tarderont pas à adhérer.

VAUGIEN, qui a été le grand rassembleur de cette merveilleuse journée, vous donnera la liste des noms des participants. Tout a été parfait : un repas succulent arrosé de vins et de liqueurs de qualité.

Notre ami envisage, avec COLLIN — au printemps prochain — d'organiser un circuit de deux ou trois jours et espère la participation des membres des départements voisins et pourquoi pas ? de nombreux Parisiens. Chaumont est facilement accessible ; il y a des trains rapides qui ne mettent guère que deux heures et demie pour effectuer le parcours.

Dans l'hôtel du « Grand Val », il y a des chambres très confortables et le restaurant est à recommander.

Pour terminer, je vous transmets le salut fraternel et amical de tous les participants de cette magnifique journée.

CHARLES BRANDT.

Le Comité Directeur de l'Amicale VB-XABC est heureux de féliciter son délégué pour la Haute-Marne, notre ami CHARLES VAUGIEN, pour la belle réussite de son rassemblement départemental. Bien entendu, ce succès en appelle d'autres. Et le Comité Directeur se tient à la disposition de son délégué départemental pour l'aider dans ses prochaines organisations amicalistes. Il remercie notre ami CHARLES BRANDT, membre du Comité Directeur, bien que relevant depuis peu de maladie, de l'avoir représenté auprès de nos amis haut-marnais avec tant de bonhomie souriante et de parfaite camaraderie. Bonnes vacances en Haute-Marne, Charles et Lucie !

H. P.

Madame, Benjamin OLLIVIER et Madame, René PARIS et Madame. Plusieurs camarades n'avaient, hélas ! pas pris la peine de répondre, mais MM. JONSSON, Roger LAVIER, Henri GOBET, Joseph HALLEREAU, Pierre MARTIN et Roger BAUDIER s'étaient gentiment excusés.

L'après-midi, terminé par une promenade dans la rue piétonne et le splendide Jardin des Plantes, passa très vite.

Le vendredi 9 mai nous voyait à nouveau réunis pour une excursion sur les bords verdoyants de la Loire et la visite d'une champignonnière-musée qui souleva le plus vif intérêt.

Enfin, le restaurant du Bec-Salé nous accueillit pour un nouveau repas qui permit d'apprécier quelques spécialités régionales.

L'ambiance encore plus chaleureuse que la veille rendit difficile la séparation.

Rendez-vous fut pris pour 1981 à Charquemont dans le Haut-Doubs, Michel NAPPEZ et Ema MOREL ayant accepté de nous recevoir.

Merci encore à René et Michou MARTEL pour ces deux belles journées de souvenirs et d'amitié.

Lucien CORTOT.

KOMMANDO 605 en deuil

Le jeudi 12 juin dernier, m'étant rendu à la Permeance de notre Amicale pour y assurer la liaison, une douloureuse nouvelle m'attendait : Eric JONSSON venait de téléphoner pour nous apprendre le décès de son père.

JONSSON, notre Maurice à nous, ceux du 605, n'est plus. Pour tous ceux qui l'ont connu là-bas, à Neumunster, ce sera la consternation. Tous auront un chagrin immense, car, même si la vie depuis notre retour nous a séparés, chacun des Anciens du 605 ne pourra oublier les très grands services qu'il nous rendit là-bas, à la « No-deuschte », lui, notre interprète.

Car, sans Maurice, qu'aurions-nous pu faire pour sauvegarder nos droits de P.G. et notre honneur de Français face à nos gardiens.

Combien de fois est-il intervenu, pendant nos soixante mois de captivité, pour déjouer les traquenards que nous tendaient nos gardiens.

Que ce soit pendant notre travail forcé à la Tannerie avec les contremaîtres, ou bien à l'arrivée de nos colis renfermant souvent beaucoup de sacrifices, et tant attendus par tous, afin d'éviter des représailles des gardiens et même pendant qu'une quinzaine d'entre nous étaient punis de cellule à Schleswig, afin de garder intactes ces fameuses colis arrivés pendant notre incarcération.

Ami Maurice, tu nous quittes après tant d'autres.

Que ton épouse, que ton fils Eric et toute ta famille soient assurés que tous les Anciens du 605, comme les membres du Bureau Directeur de l'Amicale, te pleureront et garderont de toi le souvenir de l'homme bon, de l'homme droit que tu étais et du camarade de captivité qui a fait naître chez nous l'Amitié.



Tu étais le responsable du 605 ; tu as tenu ton rôle mieux que quiconque ne l'aurait fait ; aussi, personne ne te remplacera. Je me contenterai d'être, auprès des amis du kommando 605, l'agent de liaison avec l'Amicale.

En te rendant un dernier hommage, et en renouvelant les condoléances émues du 605, à tous les tiens, qui dire, si ce n'est que faire publier dans notre « Lien » la photo de toi prise en 1965, lors de notre première réunion et où tu avais su trouver les mots pour nous permettre de nous rassembler, nous les Anciens du 605, mots qui touchèrent tous les participants et qui permettent, depuis, chaque année, de nous retrouver dans un coin de notre France.

Adieu, ami Maurice, nous te pleurons tous. La vie, hélas ! continue sans toi, mais tu resteras toujours présent dans notre souvenir.

Roger LAVIER.

Aux obsèques de Maurice JONSSON étaient présents : Pierre MARTIN et Pierre HENRY, du kommando 605. Notre ami Roger LAVIER représentait le Comité Directeur de l'Amicale.

Les amis voulant participer aux frais de la gerbe offerte par les Anciens du 605 sont priés d'adresser leur quote-part à : Pierre HENRY, 82, avenue des Termes 75017 Paris.

R. L.

M^{me} Maurice JONSSON, M. Eric JONSSON et toute la famille, profondément touchés des nombreuses marques de sympathie que vous leur avez témoignées dans leur douloureuse épreuve, vous prient de trouver ici l'expression de leurs sincères remerciements.



Depuis notre Assemblée Générale du 13 avril dernier, où — oh ! combien, je le regrette et presque honte de le dire — j'étais le seul représentant de notre kommando, ce qui, hélas ! me permet de constater combien la promesse donnée il y a maintenant trente-cinq ans à Altenbruck, par vous tous, s'est réalisée au fil des ans totalement oubliée, bien que m'efforce, par l'intermédiaire du *Lien*, de servir « TRAIT D'UNION » entre nous (ces deux mots

vous rappellent-ils pas la sinistre feuille de chou teutonne distribuée au kommando ?). Mais vu le peu d'empressement que vous mettez presque tous à assister, une fois l'an, à l'Assemblée Générale, et par conséquent de se retrouver pour quelques heures, j'avoue que je reste extrêmement déçu. Quand on voit des kommandos réunir plusieurs tables, je me demande ce que sont devenus les copains du 604 !

Une nouvelle. Il y a quelques mois, j'ai reçu un mot de notre ami ROBERT. Sa femme Claire est en retraite fin juin et, dès le 1^{er} juillet, installation définitive aux Adrets, au-dessus de Cannes (bon courage, amis !). Il m'informe que, grâce au Lien, son adresse a été retrouvée, et par qui ? Par JEAN VOILLEQUIN, qui habite à Biernes, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises, pas très loin de nos amis DROUOT. Il vient d'avoir soixante-huit ans et a quitté notre kommando en janvier 1942.

Des nouvelles de CYRILLE LUCAS. Il se trouve en meilleure forme qu'il y a quelques années ; il passe son temps à jouer aux boules !

A l'issue de l'Assemblée Générale, j'ai demandé à l'un de nos fidèles amis belges de bien vouloir essayer de retrouver la trace de notre ami DESIRÉ CHAUDOIR, n'ayant aucune nouvelle de ce dernier depuis de nombreuses années. Il habitait à l'époque à Enghien, dans le Hainaut. Merci à notre ami de bien vouloir s'en occuper.

Et puis des nouvelles d'ENCELOT (il cherche à vendre sa maison de Tesse-Froulay, près de Bagnoles-de-l'Orne), qui a dû passer, il y a quelque temps, voir l'ami CHEVALLIER ; ce dernier, lui aussi, a été amputé d'une jambe. Souhaitons-lui beaucoup de courage.

Enfin, nos amis YOLANDE et MAURICE DROUOT nous attendent avant la fin de l'année ; si nous sommes en forme fin septembre, c'est promis... nous irons y passer huit jours... ou trois mois !

Vu dans *Le Lien* d'avril le paiement de leur cotisation par BRESSON et JOULLEROT, en espérant qu'à ce jour il n'y a plus de retardataires. (Reprends

ton calme, mon vieux Maurice, tout le 604 est à jour ! Bravo ! N.D.L.R.)

Pour terminer, en ce 9 juin, l'ami RAGER et moi (assistés de nos femmes) avons rencontré nos amis BRESSON et FRUGIER ; trois bonnes journées avec de nombreux souvenirs égrenés, quelques histoires croustillantes et une promenade en bateau sur la « Venise Verte », dans le Marais Poitevin, pour terminer ce court séjour, bien sympathique, vous vous en doutez.

Voici donc les quelques nouvelles que j'avais à vous dire ; maintenant, du fait des vacances, je ne pense pas préparer un autre papier avant octobre. D'ici-là, donnez-moi de vos nouvelles, de bonnes nouvelles je l'espère, afin que je puisse les faire parvenir à tous les anciens du 604, par l'intermédiaire de notre Lien.

Bien à vous, Amis.

MAURICE MARTIN,
Matricule 369, Stalag IX.

L'équipe administrative de l'Amicale

Parmi les nombreux articles que reçoit la rédaction du Lien, il en est un, tout particulièrement, qui a attiré notre attention. Rédigé par notre ami Lucien PLANQUE, Secrétaire Général Adjoint de notre Amicale depuis de nombreuses années et à qui les arcanes de la direction d'un groupement ne sont pas inconnues, il nous est apparu que cet article arrivait au bon moment afin d'éclairer tous les membres de notre Amicale sur son fonctionnement. Nous parlons souvent des "bénévoles" qui œuvrent sans interruption, tout au long de l'année, pour la bonne marche de notre groupement ; eh bien ! notre ami Lucien, dans un style direct et dans une écriture familière, trace sous vos yeux les portraits de ces bénévoles qui méritent toute notre admiration.

Il ne faut pas oublier, bien que cela paraisse étrange, que ces camarades, qui viennent travailler au Bureau, ne touchent aucune rémunération. Ils font ce travail gratuitement. Il est normal, s'ils ont des frais de transport, car certains habitent la banlieue, qu'ils soient remboursés, mais cela s'arrête là. Il faut donc adresser à ces camarades volontaires qui donnent deux jours par semaine à leur Amicale, jours pris sur une retraite bien méritée, toute notre reconnaissance et notre affection.

Et nous avons trouvé l'idée de notre Secrétaire Général Adjoint remarquable. Il est bon que ceux qui sont toute l'année à la peine soient aussi à l'honneur et connus de tous nos camarades. Notre ami Lucien nous pardonnera si nous avons chapeauté son article, au risque d'en déflorer son intérêt, mais nous tenons à faire savoir à nos lecteurs que, dans son exposé, notre Secrétaire Général Adjoint a minimisé son importance, car il est une de ces chevilles ouvrières grâce auxquelles notre Amicale va sans cesse de l'avant. Et cela il fallait que ce soit dit.

H. PERRON.

Lorsque notre Secrétaire Administrative nous a quittés pour prendre une retraite bien méritée, un problème très important s'est posé au Comité Directeur de l'Amicale. Qui va la remplacer ? Allons-nous engager une nouvelle Secrétaire Administrative ? Mais on sait ce que l'on quitte, mais on ne sait pas ce que l'on prend. Allons-nous trouver un camarade bénévole pouvant remplir assidument cette fonction ? Le problème fut vite résolu. Notre camarade PERRON, qui partait en retraite à ce moment-là, s'est proposé pour le poste sans en prendre le titre. L'ami Henri, rédacteur en chef du « Lien » depuis 1945, est au courant de tous les rouages de l'Amicale. Il s'est donc transformé en chef de bureau administratif de l'Amicale VB-XABC avec une équipe de retraités, des camarades qui ne demandaient qu'à venir travailler avec lui deux jours par semaine, le mardi et le jeudi. Bien entendu, le titre de chef de bureau est tout à fait péjoratif, car au Bureau il n'y a pas de chef, mais que des copains.

Je vais donc essayer de vous donner un aperçu de nos différents travaux bi-hebdomadaires.

A 13 heures, PERRON et PETERSEN font ensemble l'ouverture du Bureau VB-XABC au 46, rue de Londres. C'est à croire que nos deux banlieusards cassent la croûte dans le train. Mais en arrivant de bonne heure, nos deux compères s'octroient quelques heures de tranquillité propices à un bon travail de secrétariat. Ils sont suivis de près par Michel BROST et, petit à petit, le brain-trust se met au travail.

PERRON ouvre le courrier et distribue à chacun les lettres concernant son service, car nous avons chacun un compartiment bien distinct dans le travail du Bureau : courrier à répondre, trésorerie, propagande, impression des bandes du « Lien », envoi des lots des bons de soutien, fichiers alphabétique et départemental, changements d'adresses, adhésions, envoi des formulaires retraite et carte du combattant, manifestations, etc...

Le travail le plus urgent est de répondre aux lettres et aux demandes d'adhésions. C'est PERRON qui en est chargé. Notre rédacteur tape toutes ses lettres et ses articles à la machine, ce qui dénote une certaine vivacité d'esprit. D'ici que le rédacteur en chef du « Lien » (2.400 exemplaires) passe à « Ouest-France », le plus gros tirage de la presse française avec 650.000 exemplaires, c'est un problème à envisager !

Notre Trésorier Général Maurice ROSE, dont l'aide est précieuse et qui connaît admirablement le contentieux prisonnier, comme en témoignent ses rapports moraux de nos Assemblées Générales, a sa part de travail dans la correspondance et s'en acquitte avec succès en contribuant de ce fait à donner satisfaction à nos adhérents.

Nous avons une période très chargée qui va d'octobre à mars et qui concerne le recouvrement des coti-

sations. C'est le rayon de notre ami André PETERSEN, Trésorier Adjoint, qui ne ménage pas sa peine. Pendant toute cette période, le travail au Bureau est intense. Notre ami André, au dévouement inlassable, s'en sort admirablement. Il note sur un cahier tous les envois de bons de soutien, en décembre, avant leur départ aux adhérents. C'est un travail fastidieux et très long, mais nous avons ainsi une comptabilité impeccable et, malgré les conditions de travail, un minimum d'erreurs.

La rentrée des cotisations annuelles sur les fiches individuelles est également l'œuvre de notre ami André PETERSEN.

Avant l'arrivée d'André PETERSEN au Comité Directeur de l'Amicale, ce travail était dévolu à notre ami Mimile GEHIN, à qui nous tenons à rendre hommage, car, à cette époque, nous étions tous occupés par nos professions et les heures données à la marche de l'Amicale étaient prises sur nos temps de loisirs. Maintenant, le rôle de GEHIN, par suite du concours de son Trésorier Adjoint, consiste au contrôle des comptes bancaire et postal, la vérification des dépenses et des recettes, à établir le bilan annuel qui doit être présenté aux Commissaires aux Comptes avec toutes les pièces justificatives. Depuis trente-sept ans, il remplit, à la satisfaction de tous, les fonctions de Trésorier. En effet, comme le Président LANGEVIN et le rédacteur du « Lien » PERRON, Emile GEHIN faisait partie du premier Comité Directeur de l'Amicale.

Le travail de Michel BROST est plutôt manuel. C'est lui qui est chargé de l'impression des enveloppes pour le recouvrement des cotisations et surtout, travail très important, de l'impression chaque mois des bandes du « Lien ». Et tout ça sur une machine archaïque, actionnée à bras... Et dire qu'en captivité notre ami Michel avait la carte des travaux légers !!!

PERRON m'avait chargé de la propagande depuis de nombreuses années, et si j'emploie le participe passé, c'est qu'ayant des problèmes oculaires, je suis maintenant dans l'obligation de restreindre ma participation à l'activité du Bureau. Vous n'êtes pas sans savoir que la propagande est un facteur important pour la vie de l'Amicale. La « grande faucheuse » faisant des ravages dans nos rangs chaque année, il faut trouver de nouveaux adhérents afin que notre Trésorerie n'en pâtisse. En 1979, avec le Rassemblement - Pèlerinage de Lourdes, nous avons eu un travail intense, mais qui a donné un excellent résultat. Et comme les bons ouvriers, nous sommes satisfaits de notre travail ! Pour le travail de propagande, je suis remplacé par l'ami Pierre PONROY.

Maintenant, c'est au tour de l'ami BRANDT. Très fidèle à nos réunions malgré un état de santé qui lui donne quelques soucis, le gars Charles et chargé de tenir à jour le fichier départemental. C'est fou ce que le Troisième Age aime bouger !... Je dois dire aussi que BRANDT m'a beaucoup aidé, l'an dernier, pour la propagande et l'envoi des « Lien » (environ 800) lors de Lourdes 1979.

René SCHROEDER a remplacé au Bureau notre ami Lucien VIALARD, le responsable des Anciens d'Ulm, qui a demandé son remplacement par suite de son éloignement de la capitale. René, c'est le touche à tout de l'équipe et ce qu'il fait il le fait bien. Après avoir fait l'impression des bandes du « Lien » et s'être confectionné un classeur départemental des plaques d'adresses, il est devenu le roi du bricolage, car aucun outil n'a de secret pour lui. Avec Pierre PONROY, il s'est occupé du déménagement de nos locaux et je puis vous assurer que nos deux amis n'ont pas ménagé leur peine.

Pierre PONROY, lui, c'est l'homme-orchestre : chef déménageur, Président de la Commission des Fêtes, il fait son travail avec beaucoup d'application et de sérieux. Le transfert de nos bureaux étant tombé à la même époque que l'organisation de notre Assemblée Générale, cela a créé pour l'ami Pierre une période mouvementée. L'envoi des lots des Bons de Soutien est de son ressort et l'on peut dire qu'ils arrivent intacts chez nos heureux bénéficiaires. C'est du travail soigné ! L'après Lourdes 1979 fut pour lui une période mouvementée. Plus de 1.300 « Lien » furent envoyés dans toute la France et en Belgique. Il fut aidé dans cette tâche par une équipe de dévoués tels que M^{me} GODARD, LAVIER, BRANDT, RYSTO, VIALARD, etc...

C'est toujours avec plaisir que je vais vous entretenir du rôle de notre ami à tous, Henri STORCK, Vice-Président et Délégué départemental de l'U.N.A.C. pour le Maine-et-Loire. Pensionné de guerre à plus de 100 %, il se dépense sans compter, même au détriment de sa santé, pour venir en aide à nos camarades ainsi qu'aux veuves de nos amis décédés. Habitant Angers, il participe néanmoins à toutes les réunions mensuelles du Comité Directeur de l'Amicale. Son accident étant survenu au mois de janvier, il ne connaît pas encore notre nouveau siège social. Tout comme LANGEVIN et ROSE, il connaît admirable-

ment ses dossiers, car il est une véritable encyclopédie sociale. Grâce à son obstination concernant les services administratifs et ses nombreuses démarches auprès des sénateurs, députés, maires, etc..., il obtient des résultats remarquables et je suis heureux de signaler le mérite de notre ami.

Je terminerai, comme il se doit, par le Président LANGEVIN, qui chaque semaine vient retrouver sa petite troupe. Notre Président siège au Comité Directeur de l'U.N.A.C. en qualité de Trésorier Adjoint. Il est également Délégué Départemental de l'U.N.A.C. pour le Val-de-Marne et préside une importante Caisse de Retraite Mutualiste.

Bien entendu, dans la mesure de leurs possibilités, nous avons aussi le concours des autres membres du Comité Directeur, nos amis LAVIER, GERFAUD, LENHARDT.

Comme vous le constatez, mes chers camarades, à la lecture de cet article, ce n'est pas le travail qui manque pour assurer une bonne gestion de l'Amicale, mais tout est prévu pour y faire face.

Si l'équipe qui est au Bureau travaille avec tant d'obstination, c'est tout simplement que les mots : Solidarité, Fraternité, Fidélité ont un sens pour elle surtout dans un siècle d'égoïsme où chacun ne pense qu'à sa petite personne.

Et pour illustrer mon propos, je terminerai par ces quelques mots écrits par notre rédacteur en chef sur « Le Lien » de juin 1977 :

«...Mais j'ai pensé aux braves amis qui viennent travailler au Bureau de l'Amicale. Des gars comme vous et moi, des gars qui ont connu eux aussi les cinq années de captivité avec leurs mauvais jours et les tristes gueules de nos geôliers, des gars qui, eux aussi, ont des problèmes, mais qui n'oublient pas leurs copains de geôles et de misère... Des gars qui n'ont pas l'air de se dévouer, mais qui le font sans ostentation, sans gloire, pour l'amitié. Des gars qui pensent que, dans un coin isolé de notre beau pays de France, il y a un copain, un ami, un frère qui est seul et qui, dans sa solitude, attend un message d'amitié qui lui rappellera qu'il n'est pas seul sur cette terre ; que, dans le pays retrouvé, il y a des copains qui pensent comme lui, qui peinent comme lui, qui se souviennent comme lui. » Lucien PLANQUE.

Amicale de Schramberg

C'est toujours avec joie que nous nous retrouvons à l'Assemblée Générale de nos Amicales.

Par une très belle journée ensoleillée, nous sommes réunis à Vincennes, à La Chesnaie-du-Roy, ce 13 avril 1980, d'abord pour l'Assemblée Générale, ensuite pour un très bon repas, où, pour l'Amicale de Schramberg, nous retrouvons M^{me} et Guy BONNIN, de Saintes ; Pierre CHEDOTTE, du Morvan ; Abel MÉDARD, d'Épernay ; Simone et Jean DERAY, de Seine-et-Marne ; de Paris, nos amis : M^{me} et Edmond GOMMIER ; M^{me} René BADARIOTTI, en compagnie de ses enfants et petits-enfants ; M^{me} et Williams BLEY ; notre fidèle Frédo LAURENS ; Bernard BERKOWICZ ; M^{me} et Guy SARAZIN, et votre serviteur de Montalieu (Isère).

Comme toujours, une journée très sympathique et malheureusement trop courte, car il est toujours triste de quitter les amis, mais, heureusement pour les Anciens de Schramberg, cette séparation ne sera que de courte durée, car nous allons nous retrouver à Schramberg les 15, 16, 17 et 18 mai 1980...

Je quitte la gare de Lyon-Perrache à 9 h. 20 par le Turbo-train Lyon-Strasbourg. Voyage sans histoire où je découvre avec enchantement cette merveilleuse vallée du Doubs, après Besançon, ensuite Colmar, Mulhouse et Strasbourg où j'arrive à 13 h. 20. Nos chambres étaient retenues à l'Hôtel du Rhin, placé de La Gare, lieu de rendez-vous. Là, je trouve nos amis SERAY, PETON et BLEY. Une heure après arrivent M^{me} et Albert LAIME qui viennent en voisins, habitant Huningue, à côté de Saint-Louis, mais nos félicitations à M^{me} et Antoine CAZAUX qui ont fait 2.800 km aller-retour en venant de Lourdes.

Après une bonne chroucroute, dans un gentil restaurant de Strasbourg, nous rejoignons notre hôtel, car nous avons rendez-vous le lendemain matin, à 8 heures, avec le car mis gracieusement à notre disposition par M. MAIER.

Le jeudi matin donc, toujours avec un très beau soleil, nous franchissons les 80 km qui séparent Strasbourg de Schramberg.

A 10 heures, nous sommes dans nos splendides chambres du Parc-Hôtel. A midi, repas pris au Restaurant du Parc. L'après-midi, visite de Schramberg, et, à 19 heures, apéritif chez M^{me} et M. MAIER, où, comme toujours,

(Suite p. 4)

Amicale de Schramberg (suite)

nous sommes reçus en amis, avec une invitation pour le lendemain soir au Restaurant Hirsch. Le soir, restaurant Haas et retour à l'hôtel à 23 heures.

Le vendredi matin est réservé à la correspondance et aux achats. L'après-midi, à 16 heures, nous déposons une gerbe aux couleurs françaises sur la tombe du Docteur HANK, ancien maire de Schramberg, qui était venu nous rendre visite, plusieurs fois, à Paris. A 17 heures, arrivée en voiture de M^{me} et Robert HERMANN, et, à 19 heures, toute l'équipe d'Anciens P.G. entre au Restaurant Hirsch où nous attendent M^{me} et M. MAIER. Après les présentations d'usage, nous prenons l'apéritif (plusieurs sortes de Whisky, Ricard, Porto, Martini, etc...). Dans un magnifique salon est dressée une table splendide garnie de fleurs, de couverts étincelants et d'argenterie fine. Nous sommes reçus comme seul sait le faire M. MAIER. Le menu, comme toujours, est excellent.

Dans une courte allocution, M^{me} MAIER nous remercie d'être venus à Schramberg et souhaite nous revoir bientôt.

Nous rentrons à notre hôtel à 23 heures, après une journée bien remplie.

Après ma visite de politesse à la Mairie de la ville, le vendredi matin, M. GRUNER, maire de Schramberg, nous invite tous au Restaurant du Parc-Hôtel pour le samedi soir, à 19 heures. Nous avons fait parvenir à M^{me} MAIER, ainsi qu'à M^{me} GRUNER, une composition

florale. Cela fait trente-cinq ans que je connais M. GRUNER et que je corresponds avec lui, car il a toujours été au côté du Docteur HANK.

J'ai la chance d'avoir l'ami HERMANN pour me conduire dans mon premier kommando de culture à Neudingen. Lorsque nous rentrons, le soir, nous avons juste le temps de nous mettre en tenue pour la réception du Maire. Il arrive à 19 heures, accompagné de M^{me} GRUNER et un de ses amis allemands qui est professeur de français et d'anglais, et est marié à une Française. Cela facilite bien les choses pour la conversation. Heureusement aussi que nous avions déjà nos deux interprètes, M^{mes} BLEY et LAIME. Dans cette très jolie salle à manger, un très bon repas nous fut servi. Au dessert, une allocution de ma part pour remercier M. le Maire de nous recevoir en voisins et en amis et fêter ensemble les trente-cinq années d'amitié qui unissent la ville de Schramberg à notre Amicale qui porte son nom et que tous les prisonniers étaient les précurseurs du Marché Commun et de l'Europe unie et que, maintenant, que nos deux pays marchaient la main dans la main, ils devraient lutter avec leurs alliés pour sauvegarder la Paix dans le Monde et que cela était notre vœu le plus cher, et je terminais mon allocution en souhaitant nous retrouver tous pour le quarantième anniversaire. J'offre alors un très beau livre en allemand sur notre capitale à M. GRUNER qui répond très gentiment à mon discours en souhaitant lui aussi nous revoir à Schramberg avant cinq ans. Notre dernière journée en Forêt-Noire se termine à 23 h. 30.

Dimanche matin, 8 heures, le car est devant la porte de l'hôtel pour notre retour dans la capitale européenne de Strasbourg, où nous arrivons à 10 heures. Nous avons encore le temps de déjeuner avant le départ pour Paris à 13 h. 30, de nos amis SERAY et PETON. Nous les accompagnons au train, et, à 16 heures, départ de Marie et Albert LAIME. Nos amis BLEY restent quelques jours en Alsace dans la famille; M^{me} et Robert HERMANN regagnent Saint-Dié en voiture, et il ne reste plus à Strasbourg que M^{me} et Antoine CAZAUX et moi-même. Après une visite à la cathédrale, nous dinons le soir au Buffet de la Gare et nous rejoignons notre hôtel pour une dernière nuit.

Le lundi matin, je prends le train de 8 heures pour Lyon, l'ami Antoine ne partira que le soir, à 18 heures pour le retour à Lourdes où ils n'arriveront, sa femme et lui, que le lendemain matin à 9 h. 30. Encore une fois, merci à vous deux.

Voilà la fin d'un beau voyage bien ensoleillé où, tout ensemble, nous avons revu, par la pensée, tous les amis qui étaient avec nous trente-cinq ans auparavant... De puis, combien hélas! sont disparus...

Nous avons eu la chance, LAIME et moi, de visiter l'usine Herzog où nous avons travaillé jusqu'au 20 avril 1945.

Pour tous les Anciens de Schramberg, toute ma amitié.

Roger HADJADJ.

P. G. mon Ami...

Mon stage à la clinique devait, en principe durer 3 ou 4 jours... Pour des raisons encore inconnues il a dû être prolongé... dans la douleur.

Une courte absence est toujours bien supportée... mais à la longue que les journées deviennent monotones.

Fort heureusement, entre malades, une certaine sympathie règne.

C'est une déformation chez moi, chaque fois que je me trouve en présence d'un « gars » de mon âge, je lui pose la sempiternelle question : « Avez-vous été en captivité? »

Nous étions quatre. Trois faisaient partie de cette nombreuse famille; un jeune se trouvait avec nous, il n'a pas été le moins bavard, il connaissait par cœur les mésaventures endurées par son père au Stalag II D.

Un autre qui était sur le point de regagner son domicile, avec deux béquilles et un plâtre, avait connu une difficile captivité aux stalags VII A et B. Avant le départ j'ai pu lui remettre l'exemplaire du « Lien » des VII que je venais de recevoir.

Etrange coïncidence, ce brave ROLLIN a été capturé dans la banlieue de Lille, le 29 mai au soir; il appartenait à la 2^e D.I.N.A. qui s'est couverte de gloire en Belgique. A quelques heures d'intervalle nous avons été ramassés dans l'infirmerie « chaudière » lilloise. Presque ensemble nous avons fait la longue marche à pied : Lille - Aix-la-Chapelle. Nous avions une petite divergence, lui estimait la distance à 480 kilomètres... moi à 430... la ligne droite était inconnue de notre long convoi. Il a poursuivi sa route en direction du Stalag VII, de mon côté, à trois heures du matin, l'infirmerie wagon nous a conduit à Sandbostel... via Bremervorde... à vitesse réduite.

MY Félix, de La Genette, dans la Bresse Lorraine était le 3^e larron, le vétérinaire : 77 ans, de santé plutôt chancelante, il avait malheureusement de nombreuses pertes de mémoires; ses souvenirs sur son passage au sinistre camp de Sandbostel étaient vagues; répondant à ma question il a tout de même bien précisé : « j'étais au Stalag X B ».

Un 8 Mai... Pas comme les autres !...

Dans notre petite section guichoise, nous avons pour habitude de bien célébrer cette fête... NATIONALE.

Depuis très longtemps, je me réjouissais de pouvoir participer, en compagnie de mes bons vieux camarades, au banquet qui devait nous réunir tous autour d'une table bien garnie, dans un bon hôtel de notre localité.

Hélas! mes projets se sont évanouis...

Sans être dramatiques, les causes avaient une répercussion sur mon état de santé. Elles provenaient d'un nom bizarre... plein de mystère. J'ai dû me plier aux exigences des spécialistes et, la veille, j'ai subi une petite intervention chirurgicale et ce dans une clinique maçonnais située à proximité de notre bel immeuble « P.G.-C.A.T.M. » que beaucoup de camarades connaissent.

Je n'insiste pas sur les petits moments douloureux. La rédaction du présent article prouve d'une façon certaine que ma récupération, malgré le poids des ans, est assez rapide.

Le cadre est charmant et se prête à la rêverie; tout le personnel est aimable, le confort est impeccable; en solitaire dans ma chambre, j'apprécie la télévision, le transistor et le téléphone. En grand amoureux de la nature, de ma fenêtre j'ai une vue splendide sur de beaux jardins qui me poussent à la méditation.

Les jours sont longs tout de même... Heureusement, quelques visites viennent souvent égayer cette solitude; le téléphone nous rapproche des êtres chers... mais il y a tout de même des heures creuses qui vous permettent de faire des retours en arrière.

Les entretiens se sont multipliés. Petits à petits les vieux souvenirs, les vieilles misères sont revenues; plus de deux années de ferme où le travail était rude, les gardiens agressifs et la nourriture réduite. Que les hivers ont été pénibles en forêt, etc... enfin après trois ans de misère MY a bénéficié de la « Relève »; il était père de trois enfants.

Comme chaque jour il vient me faire sa petite visite matinale; je connais sa vie, ses successions d'opérations: aux yeux, prostate, etc. Etant moi-même ancien du Crédit Agricole, il aime me parler du beau métier qu'est pour lui celui d'agriculteur; il en ressent un amour profond pour « sa » terre...

S'il avait été en mesure de revoir Sandbostel, j'aurais en lui un client tout trouvé pour participer au troisième voyage-pèlerinage, il aurait ainsi contribué à remplir le 3^e car... incroyable succès...

P. DUCLoux.

24.593 X B

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI
41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Et pour un ancien P.G., ce retour nous ramène inexorablement à la seconde guerre mondiale et à sa triste suite... LA CAPTIVITE !...

Il y a quarante ans (en 1940), nous vivions dans l'apathie et même l'insouciance nos deux derniers jours de tranquillité. Le 10 au matin, nous nous apercevions que cette « drôle de guerre » prenait un autre tournant et que, malgré les durs combats de Belgique ou d'ailleurs, nous étions submergés et dans l'obligation de subir le joug du vainqueur.

Quel triste sort nous attendait !...

En terre ennemie, les 8 mai ont été nombreux; circonstances aggravantes, nous ne savions pas quand cette morne répétition allait se terminer.

Celui qui n'a pas vécu ces moments-là ne peut comprendre ce que représente pour l'exilé cette date mémorable qu'est le 8 MAI 1945.

Je ne veux porter aucun jugement; je ne suis pas un polémiste, mais je puis certifier que cette journée sera pour moi - tant que je serai en état de la vivre - une fête inoubliable.

Nous pouvons être fiers de nos Associations, Sections et Amicales; il est réconfortant qu'après trente-cinq ans d'existence, malgré les départs qui sont, hélas! nombreux, de constater une nette progression des effectifs.

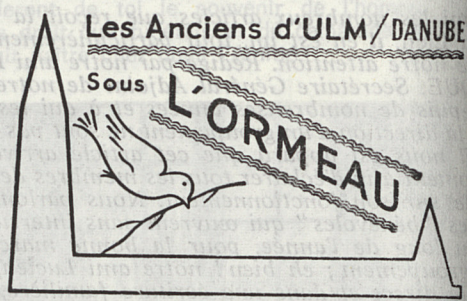
Conservons longtemps encore l'Amitié qui nous unit et que notre union serve de modèle au monde actuel...

Malgré mes maux passagers et dans la solitude, j'ai passé tout de même une bonne et réconfortante journée...

Hélas! le stage qui devait durer trois jours n'a pris fin qu'au bout de DOUZE; il y a toujours de l'imprévu.

PAUL DÜCLOUX.

Maçon, le 8 Mai 1980.



WEEK-END A COXYDE

(AVRIL 1980)

C'est une tradition... plus encore, une joie, un plaisir réel, de réserver chaque année à nos amis belges ce *dernier dimanche d'avril* pour nous retrouver en ces « journées nationales » d'Amitié et de Camaraderie franco-belge.

Je n'en puis comparer ces « lointains souvenirs » qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève et qu'avec la rosée on voit s'évanouir, laissant à nos yeux toutes ses perles.

Comme il est loin, ce 6 mars 1955, où, pour la première fois depuis le retour, nous devions revoir et avec quelle émotion, nos camarades belges. DIX ANS s'étaient déjà écoulés!... Je revois CONSTANT YVONET, LUCIEN DAMINET et moi, partant tous les trois vers cette Belgique inconnue. Lucien conduisait. Constant traçait la route, ce n'était pas facile, il avait neigé et, en montant vers le Nord, le verglas nous attendait... Et, pourtant, comme nous étions heureux de surmonter ces difficultés dans l'attente de retrouver tant de camarades, d'amis fidèles, la frontière passée... Un pâle soleil nous souriait, séchant les larmes des arbres desquels s'élevaient tout joyeux les oiseaux, prélude d'un printemps tardif.

Bientôt nous pouvions lire sur les bornes : TAMINES, petite et charmante ville de Wallonie, martyre en 14-18 et dont le Monument, élevé à l'héroïsme des soldats français, précède l'entrée de la cité. La Sambre est franchie... une belle place ensoleillée... alors que midi sonne au clocher de l'église...

Nos amis sont là! METILLON, LEGRAIN, MARCHAND, WOUTERS, STORDER, MARIE, MALPAS... pour nous accueillir.

On ne peut résumer cet accueil dans la joie, les yeux pleins de larmes, dans l'émotion partagée. METILLON avait préparé le *Champagne*... Boire le premier en Belgique... et il venait de France... Quel geste délicat dans un toast « A la France, à la Belgique... libérées ! ».

Nous devions nous retrouver avenue Gochet, chez les LEGRAIN et connaître LOUISE LEGRAIN et MARIE MARCHAND, admirables épouses. La table était dressée, la pièce pavoisée aux couleurs franco-belges. Jamais je ne pourrai oublier cette journée empreinte de tant de bonté, d'amitié, de fraternité... Aussi, c'est le cœur serré que nous partions, la nuit tombante, et regagnions la France, sans un mot... notre émotion était trop grande... les mercis sans fin... CE N'ETAIT QU'UN AU REVOIR !

Et c'est pour cela que, par fidélité depuis vingt-cinq ans, nous voulons réserver à nos frères de Belgique ces journées d'avril, en passant par Tamines...

Mais que de vides depuis ces décennies : M^{me} MARCHAND, EMILE METILLON, WOUTERS dorment à jamais dans le petit cimetière de Tamines; CONSTANT YVONET repose à Chard, LUCIEN DAMINET à Peuteaux... Mon cœur triste et une pensée fidèle restent attachés à jamais à ces Pionniers...

Et voilà pourquoi, en ce samedi 26 avril 1980, nous étions réunis une fois de plus à Tamines. Les enfants ont grandi, se sont mariés... et les petits enfants font la joie de la famille LEGRAIN. Nous sommes reçus chez MARTIN... le benjamin... et sa charmante épouse. Tout est prêt pour accueillir « les camarades français ». Maman LEGRAIN surveille et s'inquiète qu'il ne manque rien. Nous sommes nombreux à nous retrouver dans cette vaste pièce où ca sent si bon « la Petite Belgique » accueillante, souriante et fraternelle... au SI GRAND CŒUR ! Les familles STORDER, WAUTELE, MARCHAND et LEGRAIN au grand complet du côté belge et du côté français : PIERRE ROSEAU, DENISE FILLON, AMÉLIE YVONET, GISELE JACQUET, YVONNE VESCHAMBE, les familles DUEZ, COURTIER, SENECHAL, FAUCHEUX... Mais il y a de vides en cette soirée et chacun et chacune de nous revoient « les chaises

vides» de CONSTANT YVONET, d'ANDRÉ FILLON, de LUCIEN DAMINET, de WOUTERS, de EMILE METILON, de RAYMOND CROUTA, le sourire, la gentillesse de M^{me} MARCHAND, de M^{me} ROSEAU...

Nous irons souper à Fosses, dans cet hôtel accueillant où un repas préparé avec soin fait éloge aux propriétaires.

Nous voudrions prolonger cette soirée, mais nous ne devons pas oublier qu'il faut se lever tôt demain pour rejoindre Coxyde, distant de 150 km, où a lieu la Journée Franco-Belge, en bordure de la Mer du Nord, dans ce « Plat Pays » que nous devons découvrir... « Plat Pays » si cher au regretté Jacques Brel.

Bonne nuit !...

DIMANCHE MATIN.

La pluie fine du matin n'arrête pas le pèlerin.

9 heures. Nous allons prendre congé de LOUISE LEGRAIN ; cette Fée du Logis a su préparer ce « petit déjeuner »... (à caler Gargantua lui-même !). Rien n'y manque, sans oublier cette question charmante : « Avez-vous assez ! »

« Encore un peu de café... et de cette tarte... et de ces petits pains ? Ça ne vous tente pas ?... Allons, un bon mouvement, amis français... faites-nous plaisir ! » Un vrai supplice de Tantale !!!

En cortège nous partons... les mouchoirs s'agitent... on s'essuie les yeux... Au revoir, chère Louise... un grand merci !

Tamines est déjà loin... L'autoroute défile... Bien sûr, Bruxelles, que nous contournerons. Le ciel est bas, brumeux, et semble vouloir cacher les buildings dans ses nuages chargés de pluie. Je revois la « Grand-Place », unique en Europe, par sa beauté, sa grandeur. L'an dernier pour le millénaire elle était pavoisée de drapeaux, de tapisseries d'une beauté, d'une valeur inestimables. Cette année, elle se présente nue. Mais n'est-elle pas plus belle encore, laissant deviner et découvrir ses dorures, ses balcons aux rampes forgées, ses statues et toute cette pierre ciselée par de prestigieux artistes. Puisse-t-elle, longtemps encore, être épargnée du gigantisme et conserver dans son reliquaire toute la beauté de ce chef-d'œuvre si envié à la Belgique. Préservez-la.

Bruxelles va s'estomper... les vallonnements disparaissent peu à peu... nous entrons dans le pays plat. Nous sommes en Flandre... les inscriptions nous le précèdent... le français disparaît... par endroits il est rayé... comme c'est dommage, alors que l'on a tant de mal à faire l'Europe, que la question linguistique divise tant les Belges.

L'air devient vif plus nous avançons. Nous avons dépassé Gand, Bruges... Les embruns frappent les vitres... les mouettes nous accueillent avec leurs cris sauvages... la mer n'est plus loin. Derrière ces dunes, les vagues chargées d'eau grise, frangées d'écume, assoiffées, viennent éteindre leur soif dans ce sable qui borde cette côte à l'infini, puis repartent et reve-

nir sans cesse... sans fin... dans un murmure ou dans un cri déchirant...

COXYDE a bien fait les choses. La Musique Municipale, suivie des personnalités et anciens P.G. belges et français, drapeaux en tête, vont en cortège au Monument aux Morts avant de rejoindre la belle Chapelle des Dunes où a lieu la Messe du Souvenir. Celle-ci terminée, nous gagnons l'Hôtel du Casino où, avant de se séparer, la Brabançonne et la Marseillaise sont entonnées pour terminer cette très émouvante cérémonie.

Une réception est organisée par la Municipalité qui offre un Vin d'Honneur. Les toasts sont échangés. LÉON AERTSSENS, organisateur de ces Journées, remercie les personnalités présentes. ARMAND ISTA excuse le Président ROLLAND de son absence pour raison de santé et fera au mieux pour le remplacer. Il lui adresse, au nom de tous les présents, ses vœux de prompt rétablissement en lui renouvelant toute leur sympathie à ce dévoué et actif Président. M. le Bourgmestre remercie à son tour, avant d'aller prendre place à la table d'honneur qui lui est réservée dans la grande salle fleurie et pavoisée du Casino.

Autour du Bourgmestre prendront place : ARMAND et JEANNE ISTA, EMILE et Mamie GEHIN. Ces derniers représentant l'Amicale française des VB-XABC. Le Président LANGEVIN, le Père DERISOUD s'étaient fait excuser par la voix d'ARMAND ISTA. Le banquet fut servi rapidement par des jeunes de l'École Hôtelière, souriants et attentifs. La bonne humeur rayonnait sur toutes tables. A la table d'Ulm étaient venus se joindre nos amis MARCEL et ALINE BELMANS, de Bruxelles ; M^{me} Géo RIBSTEIN, de Belfort ; nos amis DUFOUR, KEPTNER et leurs charmantes épouses belges, nos amis BALASSE et ARNOULT, de Paris.

Les heures passent vite, il va falloir se séparer de nouveau, après de chaudes poignées de mains et de fraternelles accolades. Reprendre la route, sous un beau soleil, alors que nous avons le cœur triste... comme chaque fois, après de si belles journées d'amitié franco-belge.

Lundi matin : Bruxelles.

Profitant de ce séjour en Belgique et de l'hospitalité légendaire de nos amis BELMANS et de l'érudition de Marcel, nous devons nous retrouver ce lundi matin, tous, pour admirer les beautés de la capitale belge.

Avec un tel guide, quel plaisir de parcourir et découvrir tant de belles choses... même si l'on est un peu déçu devant le « Mannkenpis » par sa taille. Le Petit Julien se porte bien dans sa tenue érotique et déplace les « visiteuses » curieuses de plus en plus grand nombre.

C'est dans un restaurant typique, non loin de la « Grand-Place », que nous avons pu savourer un repas très bruxellois, arrosé de cette bière qui donne des couleurs aux jolies femmes et les rendent plus belles encore. Quant à vous, messieurs, soyez prudents. Cette bonne bière, qui se boit si facilement, aurait

tôt fait de vous faire perdre l'équilibre ou de vous faire imiter le Petit Julien !

Un dernier regard à ce merveilleux décor, nous retrouvons Bruxelles et ses travaux urbains pour arriver à la gare où le train nous attend.

Ce n'est qu'un au revoir... mais aussi un grand merci à tous nos amis d'Outre-Quévrain : Coxyde, Bruxelles, Tamines, pour ces Journées dont nous reparlerons souvent, en espérant les revivre encore une fois.

LUCIEN VIALARD, Ancien d'Ulm.

JEUDI 5 JUIN

Nous sommes peu à la table d'Ulm. Nous devons excuser : SENECHAL, COURTIER, GRESSEL, DUEZ, REIN, OUIRA... et remercions les fidèles banlieusards : BALASSE, ARNOULT et SCHROEDER de leur présence en ce premier jeudi.

N'oubliez pas le jeudi 4 septembre 1980, le premier jeudi après les vacances. Que de bonnes histoires vous aurez à nous raconter... Nous vous attendrons à l'Opéra-Province, bien bronzés, car le soleil des vacances aura laissé son empreinte.

Mais en attendant : Bonnes vacances à tous !

BOITE AUX LETTRES

◆ Le Père DERISOUD, de Rome, en pèlerinage, a pu voir le « Saint-Père » avant nous. Excellent voyage. Que de souvenirs évoqués, qu'il faut, hélas ! parcourir à trop grande vitesse. Avec toutes ses fidèles pensées.

◆ Une carte tout ensoleillée de nos amis OUIRA, CAUDAN. Hélas ! le soleil n'est que sur la carte et non au rendez-vous sur la Côte d'Azur. Mais Beau-lieu porte bien son nom... On s'y repose bien, même sous un ciel maussade.

◆ D'Avignon, GEORGETTE RIBSTEIN nous adresse son fidèle et amical souvenir. Le mistral souffle un peu, mais il en faut pour chasser la pluie... Et puis, on est si bien en famille.

◆ MARCEL et ALINE BELMANS préparent leur séjour en France pour leurs vacances en août. Ils ont déjà retenu à Saint-Jean-du-Gard et visiteront cette « Belle Occitanie » avant de rejoindre la Provence dont ils ont gardé un si bon souvenir.

◆ Nous attendons avec impatience le retour de nos amis ROGER et PAULETTE REIN des Etats-Unis, où ils passent un long séjour et dont ils nous réserveront de « longs articles » dans les colonnes des Anciens d'Ulm, pour le plaisir de tous.

Good bye !

◆ Toute parfumée de lavande, une carte de nos amis vosgiens MADELEINE et PIERRE VAILLY, des Alpes de Haute-Provence, où ils sont en vacances sous un beau ciel azuréen qui les change un peu des Vosges. Avec un cordial bonjour à tous.

Merci.

L. V.

Souvenirs de Sandbostel XB

Nos camarades présents au Stalag XB Sandbostel, le 2 avril 1945, doivent se rappeler de l'arrivée des déportés rescapés du camp de Neuengame, convoi macabre de squelettes en loques rayées.

Nos gardiens nous enfermèrent dans nos baraques pour nous éviter la vue de ces hommes chancelants, certains s'écroulant pour ne plus se relever.

Ces malheureux déportés étaient dirigés sur le « Marag » où ils étaient parqués, sans lit, couchés à même le sol, sans couverture, grelottant à cause du typhus qui s'ajoutait à leur détresse. Le matin, une charrette transportait les morts en fosse commune au cimetière militaire des P.G.

Trente-cinq années ont, depuis, transformé ce champ de repos en une nécropole impressionnante. La nature a eu la volonté d'effacer les horreurs nazies. A signaler que ce champ de repos est entretenu par des étudiants de toutes nationalités qui utilisent leurs vacances pour apporter à ces hommes, qui ont fait le sacrifice de leur vie pour la sauvegarde de nos libertés, le témoignage de leur reconnaissance (toute la jeunesse n'est pas pourrie). Des arbres magnifiques abritent de leur ombre les parterres gazonnés où reposent les martyrs du nazisme.

Les quelques centaines de survivants de l'enfer de Neuengame, chaque année, vont s'incliner sur cette terre où reposent leurs camarades. Le jeudi de l'Ascension, le Général BRUNET, président de leur Amicale, m'adressait une carte de Brême. Je vous en livre le texte :

« Mon cher Camarade,

Comme chaque année à cette date, dans le cadre du pèlerinage de notre Amicale, ce jour a été consacré aux commandos de Brême et à Sandbostel. Dans l'émotion intense, nous n'avons pas manqué d'évoquer l'immense part prise par les Prisonniers de Guerre du Camp dans notre salut ; aucun d'entre nous n'a oublié que vous risquiez les balles des SS pour nous apporter un peu de soutien moral et des vivres qui provenaient de votre privation de nourriture d'une journée par semaine.

Amitié de nous tous à vous tous.

Général Pierre BRUNET, président de l'Amicale des rescapés de Neuengame. »

N'oublions pas, mes camarades, que 38.000 prisonniers français sont décédés en captivité, que 30.000 sont décédés des suites de la captivité, que 80.000 déportés et 24.000 Alsaciens et Lorrains, incorporés de force, manquent à l'appel, que 20.000 fusillés et massacrés sont à ajouter aux 13.000 morts sur les champs de bataille.

Ces milliers de sacrifices sur l'autel de la Patrie ne suffisent donc pas à M. GISCARD D'ESTAING pour que le 8 Mai soit une journée où toutes les cloches de France carillonnent en l'honneur des sauveurs de notre civilisation, de nos libertés, et non une journée pour les clochards de la gloire.

Henri STORCK,
Sandbostel 141998,
Mutilé de Guerre 100 %.

COURRIER DE L'AMICALE

Voici les vacances ! Nos amis vont pouvoir goûter les joies du plein air et des grands espaces. Profitez-en. Mais n'oubliez pas votre Amicale. Une petite carte à notre siège nous fera plaisir. Nous saurons que des amis lointains dans leur joie des vacances n'oublient pas leur Amicale.

En fait d'amis lointains en voici deux qui ont quitté Saint-Sébastien-sur-Loire pour aller au Canada rendre visite à nos deux canadiens de Vancouver et voici ce qu'Armand et Marcelle GUINCHARD nous envoient dans leur message d'amitié :

« Un petit mot pour vous dire que tout va bien. Nous sommes canadiens, et avec et Marcel et Simone nous n'avons pas le temps de nous ennuyer, nous sommes toujours à courir. Nous pensons bien à vous tous... »

Et nos deux canadiens de Vancouver ont ajouté un petit mot au message de nos amis en voyage :

« Cette fois ce sont les Canadiens qui reçoivent les anciens P.G. C'est la première vague et nous espérons qu'il y en aura d'autres... Nous parlons beaucoup du voyage de Corse, du 35^e Congrès et de notre dernier séjour en France... Je n'ai pas pu finir ma dernière danse au Congrès, je me reprendrai la prochaine fois, peut-être l'an prochain... Bien des choses à tous du Bureau et anciens P.G. du VB et à tous ceux qui se rappellent des Indiens de Vancouver (Canada) ». Et c'est signé Marcel et Simone BERNARD à qui nous adressons notre bon souvenir et nos affectueuses pensées avec l'espoir de les recevoir l'an prochain.

Une carte de notre Secrétaire Général Maurice ROSE et de Mme qui sont à Essen en Allemagne pour assister au Congrès Européen des anciens P.G. de 1939-1945 et pour certains P.G. Allemands jusqu'en 1955. Très beau Rassemblement où tous les P.G. de tous les pays d'Europe fraternisaient pour la paix des peuples.

Une carte de notre ami Lucien VALLI, 9, rue des Oliviers, 20210 Porto-Vecchio, accompagnée d'un généreux chèque réglant sa cotisation 1980. Notre « Raton » s'apercevant qu'il était en retard (hou ! le sacrifiant !) de règlement a contrebalancé ce retard en nous souhaitant un joyeux Noël 1980. Dites-moi « Monsieur le Maire » vous ne trouvez pas qu'il y a de l'exagération dans l'air... pur et vivifiant de votre Corse jolie ? Toutes les amitiés des copains ami Lucien et merci pour notre C.S. avec mon bon souvenir. (H.P.).

Notre ami PERNOT Alexis, 3, rue de la Croix, 90400 Buc, en vadrouille en Autriche adresse toutes ses amitiés aux anciens des kdos 930 et 737.

Nos amis Belges Armand et Jane ISTA, nous adressent de Saint-Palais-sur-Mer (ce n'est pas loin du pays de notre Chouan) leur bon souvenir pour tous les anciens des VB et XABC.

Nos amis HINZ et Mme, nous adressent leurs meilleurs souvenirs des Landes où ils passent d'agréables vacances. Temps chaud, nous disent-ils, mais assez

variable. Les veinards ! Pour nous à Paris c'est plus que variable et un peu frisquet pour la saison !

Nos amis CHARPENEL et Mme de Taulignan 26230 en promenade dans la Manche. Une carte de Ste-Mère-Eglise, la première ville française à être libérée sur le continent (5 et 6 juin 1944), nous donne de bonnes nouvelles de nos amis qui s'emplissent les yeux des vues du débarquement des Alliés qui amena tant d'espoirs dans le cœur des P.G. en Allemagne. Mais pourquoi ne verrions-nous pas nos amis CHARPENEL en Corrèze. Qu'en penses-tu Julien ?

Nos amis MATEO, de Beaucaire, que nous verrons avec joie en Corrèze ont été très satisfaits de la parfaite organisation du 35^e Anniversaire. Contraste des régions : il faisait un temps merveilleux à La Chesnaie du Roy et en Provence à leur retour il pleuvait et faisait froid. Ils ont eu malgré ça, le plaisir de recevoir Yvonne et Jules (pour les non initiés : GRANIER) qu'accompagnaient nos deux chers Canadiens. Merci Ginès pour tes renseignements sur la veuve de mon ami. Pour le moment statu quo. Quant à l'espérance d'avoir beau temps pour le 4 mai... il a fallu déchanter... il tombait des cordes à Saint-Jean-du-Gard ! Pas de chance... Mais le soleil était dans les cœurs ! Quant aux cerises de Beaucaire elles sont vraiment délicieuses.

Notre ami Georges HURET, 4, rue Saulnier, 75009 Paris, a fait connaître l'Amicale à notre ami Roger COLOMB, à qui nous souhaitons la bienvenue parmi nous. Georges HURET, ancien des X, est une des principales vedettes du livre de Christian BERNADAC « LE NEUVIEME CERCLE ». Les aventures (évasions, concentration, séjour chez les partisans de TITO) de Georges HURET (« Le Grand Jo » personnage légendaire dont les exploits feraient pâlir d'envie nos héros modernes) tiennent plusieurs chapitres du livre important de BERNADAC. Nous conseillons à nos amis d'acquiescer ce livre, sa lecture est très passionnante. Nous espérons que notre ami Georges HURET, dit Le Grand Jo nous réservera quelques bonnes feuilles pour Le Lien. Une lettre de notre ami du 8 mai dernier nous le confirme et nous aurons bientôt de bonnes feuilles à faire lire à nos amis. Merci.

Notre ami A. SEGAIN 21, rue des Chouquettes, B.P. n° 1, Yvetot 76190, à qui nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à l'Amicale, nous a appris avec tristesse le décès de notre ami Jacques OINVILLE, évadé du kdo de Frommer un soir de Noël. Nous avons porté ce décès à la connaissance de nos camarades dans Le Lien de juin 1980. Nous espérons que notre ami SEGAIN a pu correspondre avec l'ami DUMOULIN qu'il a connu à Villingin (Roger DUMOULIN, 289, rue Lecourbe, 75015 Paris). Il adresse son amical souvenir aux anciens du commando de Frommer (Fabrick Luipol et Cie) et de celui de Boringen ainsi qu'aux anciens du 142^e et 63^e R.A.A.

(Suite p. 6)

Les tribulations d'un P.G. à Lourdes (Suite et fin)

Pendant le trajet du retour, le chauffeur nous prévient que samedi il n'est pas de service pour nous amener à Lourdes et que sa direction lui avait demandé de nous proposer une excursion pour cette journée ; il pense à Saint-Jean Pied de Port avec une petite incursion en Espagne, et nous demande de réfléchir à la question et de lui donner réponse le lendemain. Douze personnes (dont ma femme et moi) ne sont pas d'accord pour faire une excursion ; après tout, nous sommes venus à Lourdes en pèlerinage et samedi, il y a plusieurs cérémonies religieuses (10 heures : chemin de Croix, 16 h 30 : procession). Qui nous transportera à Lourdes ? Réponse, il y aura certainement d'autres cars, alors vous pourrez bien trouver une place ; tous ne font sans doute pas d'excursion et puis, pourquoi refuser de le suivre, l'excursion sera gratuite. Bon ! on réfléchira cette nuit. En attendant, il est grand temps d'aller dormir. Comme hier, il est presque 23 heures lorsque nous nous glissons dans les draps et, demain, le rassemblement est encore à 7 h.

VENDREDI 21 SEPTEMBRE 1979

Le départ a lieu à 7 h 15, c'est mieux qu'hier. D'entrée le chauffeur nous attaque sur la question de l'excursion du lendemain mais précise qu'elle ne sera pas gratuite ; il croyait que s'était la société organisatrice du pèlerinage qui paierait mais il n'en est rien ; d'après lui et selon le nombre de participants, le prix devrait être de l'ordre de 25 ou 30 F. Un repas froid sera fourni par le restaurateur d'Aramits et on prendra les paniers-repas en passant.

Ayant compté les participants, le chauffeur s'arrête à 8 heures à Aaramits pour s'entendre avec le restaura-

teur. On repart à 8 h 25, passons à Pau à 9 h 15 et atteignons la gare de Lourdes à 9 h 49. Il a plu toute la nuit et les cascades véhiculent de l'eau boueuse.

Nous prenons le chemin des sanctuaires et, en cours de route, nous nous trouvons sur la route qu'emprunte le cortège officiel emmené par la musique des paras de Pau entraînant 200 drapeaux, les autorités civiles et militaires et un nombre important d'anciens P.G. venant de la cérémonie au monument aux Morts de la ville (elle avait lieu à 10 heures) et se dirigeant vers la prairie. Nous nous joignons à la foule.

Nous déjeunons, bien sûr, à l'hôtel Aquitaine. L'après-midi il y avait notamment à 18 heures, à la basilique souterraine, une messe pour les épouses de tous nos camarades ; nous ne pouvons y assister qu'en partie car l'hôtel Aquitaine nous avait recommandé de venir dîner à 18 h 45. Nous dinions, en effet, à Lourdes ce soir car, à 21 heures a lieu une procession aux flambeaux pour tous ceux qui sont logés en dehors de la ville. De ce fait nous avons rendez-vous au car à 22 heures ; cette heure a été presque respectée et nous voilà partis dans la nuit.

Le temps a été mauvais toute la journée, pluie et vent, et voilà que, pour corser l'affaire, au-dessus de 1000 m nous allons trouver de la neige. Notre allure s'en trouve ralentie et c'est seulement à 0 h 35 du matin que nous atteignons La Pierre Saint-Martin. On se met au lit tout de suite. Pour ceux qui feront l'excursion le départ est fixé à 9 heures cela leur permettra de se reposer un peu plus.

SAMEDI 22 SEPTEMBRE 1979

Ma femme et moi nous ne faisons pas partie des excursionnistes mais nous suivons leur horaire car nous supposons que la neige aura retardé tous les cars. Nous en trouvons un, en effet, qui descend à Lourdes, c'est le n° 09 F, immatriculé 9070 RD 64 ; il partira à 8 h 45. La descente est lente en raison de la neige. Arrêt à Arette à 9 h 40 pour mettre au point la question du dîner de ce soir. Dans ce car, il y a un responsable qui dirige un groupe de Loire-Atlantique ; il s'enquiert de ceux qui ont des bons de repas pour midi. Ceux qui n'en n'ont pas se joindront à lui. Pour ma part j'ai mes bons pour l'hôtel Aquitaine.

Lourdes est atteint à 11 h 25. Pas question de faire quoi que ce soit à cette heure-là. Nous trainons avant d'aller déjeuner, achetons des cartes postales mais comme j'ai oublié de prendre mon carnet d'adresses, il y a beaucoup de numéros de code postal que j'ignore. Je me rends au bureau de poste ; il est fermé ; je ne suis d'ailleurs pas le seul à me casser le nez devant la poste, d'autres camarades ayant, comme moi, besoin de renseignement ou de timbres se voient dans l'obligation de rebrousser chemin sans avoir eu satisfaction. Il est quand même curieux que, en raison de l'affluence des pèlerins, il n'ait pas été prévu que la poste soit ouverte toute la journée, même avec un personnel réduit. Tant pis, je mets mes adresses comme je peux, on verra bien si les cartes arrivent à bon port.

Ce samedi, le programme prévoit, en ce qui concerne le rassemblement, rencontres et retrouvailles par Verkreis toute la journée dans la prairie, et, pour le pèlerinage, une procession à 16 h 30 et une autre à 21 heures mais cette dernière est réservée à ceux qui sont logés à Lourdes même. Je retourne au chapiteau et y retrouve les mêmes camarades du bureau qui font face, toujours avec le sourire et une amabilité qui ne se dément pas, à l'assaut des pèlerins qui les assaillent sans cesse. Il faut rendre hommage à leur dévouement et au travail qu'ils ont accompli.

Impossible de participer à la procession de 16 h 30 puisque, comme d'habitude, le rendez-vous au car est fixé à 17 heures. Départ à l'heure pile. J'admire, en passant, le comportement du groupe de Loire-Atlantique avec lequel je suis et que le responsable a bien en mains. Personne n'est en retard. Si seulement notre groupe charentais avait trouvé, comme prévu, un responsable pour s'occuper de lui lorsque l'on est arrivé à La Pierre Saint-Martin, on aurait sans doute eu moins de sujets de mécontentement. Il nous faut 20 minutes pour sortir de Lourdes et, par la route habituelle que nous finissons par connaître par cœur maintenant, nous allons dîner à Arette. Départ de cette commune à 20 h 45 pour rejoindre nos pénates.

Nos excursionnistes arriveront bien après nous ; ils sont contents de leur ballade bien que le temps n'ait pas été fameux mais plutôt pluvieux et ils apprécient la chaleur dispensée par le radiateur électrique que nous avions branché dès notre retour.

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 1979

Comme les autres jours, réveil de bonne heure pour être prêts à partir à l'heure car il ne faut pas être en retard aujourd'hui ; en effet, à 10 heures est célébrée la messe générale sur l'esplanade et si l'on veut voir quelque chose, il s'agit de ne pas arriver bons derniers. A nouveau le car n° 49 F. Départ à 7 h 15 ce qui est parfait ; nous atteignons Oloron Ste-Marie à 8 h 12 ; court arrêt après cette ville, à 8 h 45 pour prendre de l'essence ; nous passons devant la gare de Lourdes à 9 h 40. C'est déjà un peu tard car il faut du temps pour se garer au parking Lapacca (les cars se suivent de près et les manœuvres sont difficiles) ; enfin, notre petit groupe se met en marche pour rejoindre l'esplanade. Quelle foule ! mes amis. On avance difficilement essayant de ne pas se perdre mais comme certains ne marchent qu'avec difficulté, il est convenu qu'on se retrouvera à midi au restaurant. On a déjà parlé dans ce journal de cette merveilleuse journée de clôture, je n'y reviendrai donc pas, mais je peux dire qu'elle aura marqué tous les participants.

Ma femme et moi, nous avons perdu le contact avec notre groupe et, un peu avant la fin de l'office, nous essayons de nous frayer un chemin au milieu de ces milliers de personnes afin de pouvoir sortir par la porte Saint-Joseph ce qui nous permettra de trouver la rue Bernadette Soubirous, de traverser le gave par le pont Vieux et, enfin, de prendre la rue de la grotte où se trouve l'hôtel Aquitaine, à l'angle de la rue des Pyrénées. Quelques camarades sont déjà là, les autres arriveront par la suite.

Après-midi sans histoire ; derniers achats de souvenirs et envoi des dernières cartes postales. Et puis le car, la route, le dîner à Aramits d'où nous repartons à 21 h 10 pour arriver une heure après à La Pierre Saint-Martin et c'est notre dernière nuit là-haut, à 1650 m d'altitude. Avant de nous coucher, nous regardons encore une fois le paysage qui s'étale sous nos yeux et qu'on cours de notre séjour nous avons pu voir, il faut le dire sous bien des aspects, un peu par beau temps (à la rivière) et beaucoup par la pluie et la neige.

LUNDI 24 SEPTEMBRE 1979

C'est le dernier jour. Le car doit venir nous chercher vers 9 heures mais ce n'est qu'à 9 h 40 que nous pouvons démarrer car on a des difficultés à trouver les voyageurs. On devrait être 80 et on arrive péniblement à dénombrier 41 personnes. On apprendra par la suite que plusieurs pèlerins, ayant eu vent que de nombreux départs devaient avoir lieu le dimanche en début d'après-midi et en soirée, avaient retenu à Lourdes les chambres des partants et, le dimanche matin, avaient emmenés leurs valises avec eux. De cette façon, ils pouvaient filer à Lourdes le dimanche soir sans se bousculer, et ne pas être obligés le lendemain matin de se lever tôt et de refaire, une fois de plus, 2 h 30 de car avant d'aller prendre le train.

C'est encore un autre car qui nous descend ; il est immatriculé 71 LF 65. Le trajet habituel est à 10 h 50, arrêté à Arette, et le chauffeur nous apprend que c'est là que nous devons déjeuner, il a des ordres pour cela. C'est un comble ! car, comme nous n'avions plus de tickets-repas pour l'hôtel Aquitaine, MATHON était allé la veille en chercher d'autres et on lui en avait donné pour l'hôtel Lutétia, tout près de la gare. Cela nous avait paru très bien et nous nous étions dit, notre train ne devant partir qu'à 15 h 46, que nous pourrions déjeuner tranquillement et même le prolonger un peu puisque la gare était toute proche. Il nous a fallu du chanter. Organisation, où es-tu ? et le responsable du groupe, où est-il ? Nous mangerons donc à l'hôtel-restaurant Salies et, en attendant l'heure du repas, nous faisons une rapide visite de la commune et regardons passer des moutons et des vaches brunes aux grandes cornes qui viennent descendre de la montagne.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Le repas expédié nous reprenons notre car ; Pau est traversé à 14 h 15 et nous arrivons suffisamment à temps à Lourdes pour embarquer dans notre train qui nous attend sagement sur une des nombreuses voies. Quelques difficultés pour trouver notre voiture n° 9 d'abord parce que nous ne sommes pas les seuls à partir et qu'ensuite il vient d'arriver un train de pèlerins italiens qui, sur le quai, marchent naturellement en sens contraire de nous. Enfin la voiture est là ; on s'installe dans le compartiment qui nous est réservé et nous reprenons nos places de l'aller. Il n'y aura pas trop de retard pour partir puisque c'est à 15 h 55 que le train démarrera. Au revoir Lourdes, au revoir Pau où nous passons à 16 h 15, au revoir toutes les autres villes que nous traversons et que nous avons déjà entrevues à l'aller. Les chansons reprennent au micro et Mme CHAVIGNEAU nous gratifiera encore de quelques airs du bon vieux temps. C'est à Bordeaux, au cours d'un arrêt prolongé, que nous touchons les plateaux-repas du dîner. Cela se fait rapidement et chacun ouvre sa boîte en polyester expansé où se trouve, judicieusement réparti, tout ce qu'il faut pour se sustenter. Qu'on juge ! terrine de marcassin, poulet farci, 1 paquet de chips, 1 paquet de 3 tranches de pain grillé, crème de pruneaux, gaufrettes, 1 verre, 1 petite bouteille (25 cl) de vin de table rouge Castelvin, de l'eau de source naturelle, des sachets de poivre, sel de mer et moutarde Bornibus, 1 serviette en papier, 1 serviette rince-doigts, 1 petite cuiller, 1 fourchette et 1 couteau (le tout en matière plastique) et même un bonbon. Sur chaque objet une étiquette rédigée en quatre langues indique ce qu'il contient. Ce paquet repas est si bien agencé qu'il fait l'admiration de tous et bien des couples se contentent de n'en ouvrir qu'un seul afin de pouvoir montrer l'autre à leurs amis.

Nous quittons Bordeaux à 18 h 50 et le train va se vider de ses occupants au fur et à mesure des gares que nous traversons, Jonzac, Saintes, Rochefort et enfin La Rochelle. C'est là que tous les pèlerins de la voiture n°9 descendent. Des parents ou des amis sont là, à la sortie de la gare, attendant les voyageurs. On se dit adieu, on échange des adresses, on promet de se revoir, on s'embrasse de bon cœur.

Pour ma femme et moi, ce n'est pas encore tout à fait fini ; il nous faut attendre l'autorail de 22 h 56 pour rejoindre Châtelailon ; le trajet n'est heureusement pas long. Un peu de marche à pied pour aller à la maison ; ça nous dégourdit les jambes et il ne fait pas froid. Le temps de lire le courrier arrivé pendant notre absence et de ranger quelques affaires, il est minuit lorsque nous nous mettons au lit. Pas de réveil matinal en perspective, il n'y a pas de car à prendre demain. Ouf !

COURRIER (suite)

Un qui fut surpris de recevoir un mandat-cotisation pour 1980 c'est notre retraits de Louvilliers... Etre vérificateur aux comptes de l'Amicale et se faire rappeler à l'ordre comme un simple pékin ! Ce n'est pas possible ! D'ailleurs cette cotisation je l'ai payée et depuis longtemps ! Hé oui, mon cher Maurice, c'est comme ça qu'arrivent les tuiles ! Et tu as eu beau chercher dans ton carnet de chèques tu n'as pas trouvé le moindre versement au compte de ta chère Amicale ! Tu as rectifié le tir (et bien), notre C.S. en a profité et nous te remercions. Et nous excuserons le bénéficiaire (ces gars là n'ont pas de cœur !) qui t'a rafraîchi la mémoire ! Non mais... un vérificateur aux comptes ! Pourquoi pas le trésorier pendant qu'ils y sont ! Mais ça lui arrive à lui aussi... de se faire rappeler aux devoirs de sa charge ! Dans quel monde vivons nous ! Tu t'inquiètes pour les vœux de Nouvel An ? Ils ne sont pas arrivés non plus ! Mais nous savons que tu es de tout cœur avec nous et que tu as toujours été un fervent amicaliste... Et puis il y a eu l'accident qui nous a privé de ta présence à l'Assemblée Générale. Tu avais autre chose à penser à ce moment là. Bonne convalescence, cher ami Maurice, et au plaisir de te revoir parmi nous. Nous ne résistons cependant pas au plaisir de publier un passage de ta lettre où tu cries ton immense désespoir :

« ... Mes pauvres amis ! Cela va me servir de leçon, moi qui mettais gentiment en « boîte » ce brave cœur d'André BURNEL parce que ses 80 ans révolus lui donnaient des absences de mémoire, ou même pour l'ami PINLON de la Teste-de-Buch, avec qui je correspondais régulièrement qui vient d'être victime d'un lumbago à la suite d'un effort dans son jardin, j'ai eu l'outrecuidance de lui écrire que comme les crabes, il marchait en diagonale, et c'est moi maintenant, CADOUX, qui, non content d'avoir une patte amochée perd les pédales à tout berzingue !

« ... Je souhaite que l'ami STORCK, avec qui j'échange de longs coups de fil voit sa patte folle se remettre aussi rapidement que la mienne.

« Merci à l'ami PONROY, qui a su, par fil, venir dissiper la monotonie de l'hôpital, à MALLET, à Mme CLAVERIE et à tous les autres qui ont fait de même. Et croyez tous, mes chers camarades, à ma sincère affection.

Nos amis René et Léa PARIS, de Vonnas, de passage en Anjou because le rendez-vous du 605, adressent une amicale pensée à tous les amis du 605 sans oublier les amis de la direction : LANGEVIN, PONROY, ROSE PERRON, etc.

Bonne santé et meilleur souvenir à tous les deux chers René et Léa.

Une carte de notre Président et de Mme qui avaient retrouvé le soleil à Menton et aussi quelques amicalistes disséminés sur la Côte d'Azur au mois de mai.

Merci aux amis en pèlerinage à Schramberg pour le 35^e Anniversaire d'avoir eu une pensée pour leur Amicale nationale : SERAY, HADJADJ, PETON, BLEY, LAIME, HERMANN, CASAXU et ces dames.

Nos amis BERTIN, de Vignay, sont allés faire un tour au pays de Marcel et Simone mais sur la côte est. Ils sont allés voir les chutes du Niagara. Ça pétillait comme du champagne ! ... mais c'est moins bon.

Notre ami DAMAULE Henri, Saint-Pandelou 40990 Saint-Paul-les-Dax, adresse ses bonnes amitiés à tous.

Notre ami BARDIER Jean-Paul, Le Pieu, 33230 Coutras a dépassé les 70 ans (tu n'es pas le seul !), 71 au mois de septembre prochain. Cela fera 37 ans qu'il aura perdu sa main droite en Allemagne à Hausseen ob Urspring bei Ehingen/Donau (Stalag VB) — depuis début 1943 — de sorte qu'il nous écrit de la main gauche (félicitations pour ton écriture très régulière). Nous lui adressons nos meilleurs vœux de santé.

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à notre ami BOURDE Ernest, 218 Cité Amiral de la Bretonnière 22100 Dinan, qui adresse à tous ses bonnes amitiés.

Notre ami LE BONNIEC, XA, est heureux d'avoir connu P.G.-sur-Mer, cher à notre ami BARELLI. C'est, nous dit-il, l'endroit idéal pour des rencontres au soleil et une excellente ambiance. Parions qu'il y retournera.

J'ai essayé, bien après mon retour, de faire le bilan de mon voyage à Lourdes et il a bien fallu que je me rende à l'évidence et que je constate qu'il a été raté. Sur les 136 heures qui se sont écoulées entre mon départ de Châtelailion le mercredi 19 septembre à 7 h 22 et mon retour le lundi 24 à 23 h 07, j'ai passé : 12 heures en train, 12 heures en car, 26 heures à La Pierre Saint-Martin, 55 heures à Lourdes, 22 heures en repas en cours de trajet par car, 6 heures en temps perdu en cours de route.

Qu'ai-je pu faire ? Pas grand chose. Aucune rencontre de camarades (à part ceux du bureau de l'Amicale dévouaient sous le chapiteau) ; des offices reli-

gieux suivis à moitié, soit au début, soit à la fin ; un responsable de groupe introuvable ; des soucis à chaque fois qu'il fallait manger. Sur ce dernier point je dois préciser que si les indications données au départ avaient été suivies, j'aurais dû prendre 5 déjeuners à Lourdes ; en fait, je n'en ai pris que 3 seulement dans cette ville, le 4^e étant à Arette et quant au 5^e je n'ai pas eu de mal à le digérer étant donné qu'il m'est passé devant le nez. En ce qui concerne les diners, également au nombre de 5, il y en a eu 2 à Aramits, 1 à Lourdes, 1 à Arette et 1 à La Pierre Saint-Martin, le lieu étant indiqué au dernier moment. On ne peut guère dire qu'il y avait beaucoup d'organisation et de coordination.

Je ne rapporte donc pas de ce rassemblement-pèlerinage les souvenirs que j'étais en droit d'en attendre.

Pourtant, j'ai eu le grand plaisir de faire connaissance, dans le train, d'excellents camarades ; les liens d'amitié qui ont commencé à se nouer et qui, je l'espère, continueront par la suite représentent quand même un résultat appréciable et, rien que pour cela, je ne regrette pas le déplacement.

Mais si l'on me disait que l'on organiserait un autre pèlerinage dans les années prochaines, j'avoue que je serais très hésitant avant de m'y inscrire. On dit de toutes parts que le pèlerinage 1979 est le dernier du genre. Je suis presque tenté de dire « tant mieux ».

René LENHARDT,
Ex 62908 X B et X C.

LES DIVINES BOUTEILLES

C'était durant la « drôle de guerre » au cours de l'hiver 39-40.

Notre compagnie de mitrailleurs coloniaux tenait des positions, dans le secteur fortifié de la Sarre, autour d'un village de la Moselle, dont les habitants avaient été évacués, avant l'ouverture des hostilités.

Vers la fin de l'année 39, une batterie d'artillerie était venue s'installer dans les mêmes parages. C'est alors que notre capitaine et celui des artilleurs avaient décidé d'aménager une popote commune, pour les sous-officiers, dans une maison du village.

L'hiver était extrêmement rude et interminable. Une couche de neige abondante et verglacée recouvrait tous les chemins de la région, ce qui fait que le ravitaillement arrivait d'une façon très irrégulière. Et quand le camion de l'intendance parvenait à surmonter les difficultés de la circulation, tout ce qu'il transportait était complètement gelé à l'arrivée. Les sacs de pommes de terre, jetés sur le sol, sonnaient comme des boulets de charbons. Quant au vin bromuré, jamais de la même couleur, tantôt jaune, tantôt violet, rarement rouge, il était solidifié dans les tonneaux.

C'était presque toujours le même sergent d'approvisionnement qui convoquait le camion de l'intendance (certains jours il venait en camionnette). Depuis plusieurs mois, il nous apportait, à notre demande, des bouteilles de vin ou d'apéritifs, qu'il achetait, dans le commerce, à Nancy et qu'il nous revendait, bien sûr, avec un confortable bénéfice.

Ce matin là, le sergent ROUGET, qui était affecté dans un point d'appui, à 2 kilomètres environ de la localité, avait été convoqué par le capitaine des coloniaux.

L'entrevue terminée, il prit l'initiative, avant de retourner à son cantonnement, d'aller voir Delroche, l'adjutant de compagnie, qui était aussi président de la popote. Justement, Delroche était entrain de remonter la rue principale du village.

— Quel temps, hein ! Ça glisse comme sur une patinoire ! Tiens, t'as bien cinq minutes ? On va boire quelque chose !

Ils étaient à peine entrés dans la maison où se trouvait la popote, qu'ils entendirent arriver la camionnette du ravitaillement.

La figure emmitouflée d'un épais cache-nez, le sergent de l'intendance pénétra dans la salle, en claquant ses semelles sur le carrelage.

— Bonjour ! Alors qu'est-ce que tu nous amènes ?

— Un peu de tout. Du pain, des lentilles, de la viande, des paquets de nouilles...

— Oui, mais en dehors de ça ? T'as pas un peu de picrate ?

— Avec ce temps là, c'est pas facile. Le vin gèle en cours de route. Mais j'ai quand même deux bouteilles de Bourgogne.

— Bon. C'est pas bezef ! mais donne toujours !

Le popotier, un jeune Alsacien, nommé Werner, prit les deux bouteilles précautionneusement. Werner avait été désigné popotier, parce que, selon la tradition, il était le plus jeune sous-officier. Viticulteur de profession, il s'était rapidement adapté à ses nouvelles fonctions.

— On va en boire une tout de suite, proposa Delroche. C'est pas la peine de les laisser geler... Werner apporte donc quatre verres !

Cinq minutes après la bouteille était vide.

— Le vin est un peu frais, déclara Delroche, mais il se laisse boire !

— Faut que je m'en ailles, dit le sergent d'intendance. Je ne sais pas quand je pourrai revenir... Tchao !

Rouget regardait pensivement l'étiquette. La bouteille provenait d'une maison de Beaune, très connue.

Au dessous d'un dessin, qui devait représenter Jupiter, on pouvait lire, à propos de la façon de boire le vin : « Les Dieux debout - Nos femmes assises - Et nous à genoux ».

— Oh Werner ! appela Delroche. Débouche donc l'autre bouteille ! On va pas la garder pour ce soir. On peut pas la partager entre 25 ou 30 !

Le vin, un peu mieux chambré, parut bien meilleur.

— Y a pas de doute. C'est du vrai Bourgogne !

— Dis donc Werner, se mit à dire Rouget, nos camarades vont sûrement apprendre que la camionnette est venue ce matin. Tu ne sais pas ce que tu devrais faire ? Eh bien c'est de remplir les deux bouteilles avec du vin de l'intendance. Naturellement, il faudra que tu essayes de trouver du vin à peu près rouge. Il faudrait aussi remettre des bons bouchons et si possible les recouvrir de cire. C'est pas la peine de le dire aux serveurs. Et ce soir, tu attendras qu'on en parle. Ça te semble faisable ?

— Oui, d'accord. Je vais m'en occuper moi-même.

L'adjutant Delroche, les yeux plissés, approuvait de la tête, avec une jubilation intense.

A part les sous-officiers de garde ou de service, tous les autres étaient présents au repas du soir.

A cette époque de l'hiver, le vin ordinaire, livré par l'intendance, était presque imbuvable. Indépendamment des changements de couleur, il contenait des doses de plus en plus importantes de bromure ou autres produits pharmaceutiques du même genre. C'était, paraît-il, pour affaiblir la sexualité des militaires appelés sous les drapeaux ! Avec le goût acide qui prédominait, il fallait, pratiquement, s'agripper d'une main à la table, pour parvenir à l'avaler.

Le repas touchait à sa fin. Profitant du moment où les serveurs apportaient les fromages, Rouget se leva, pour appeler le popotier.

— Il paraît que la camionnette du ravitaillement est passée ce matin. Tu dois avoir un peu de liquide pour rafraîchir la gorge ?

— Oh ! j'ai pas grand chose ! Avec le temps qu'il fait, les commandes ne sont pas livrées.

— Alors, il n'y a pas de pinard, pas de gros rouge, rien ?

— Le convoyeur m'a remis deux bouteilles de vin. Mais je voulais pas vous les proposer. Il n'y en a pas pour tout le monde !

Rouget se tourna vers Delroche et demanda : « Qu'est-ce qu'en pense le Président ? ».

— Il n'y en aura pas beaucoup pour chacun, mais ça permettra tout de même de faire passer le fromage ?

Devant les approbations unanimes, Werner alla chercher les bouteilles pour les montrer à l'assistance.

— Vous voyez, c'est du Bourgogne qui a été conservé dans les caves d'un grand négociant de Beaune.

Puis, aussitôt il se mit à déboucher les deux précieuses bouteilles, avec des attentions de sommelier chevronné.

Le partage fut long et difficile, car il y avait 26 personnes à servir, ce qui faisait — Werner l'avait calculé — environ 6 centilitres à verser dans chaque verre.

Delroche, en sa qualité de Président de la popote, se leva et dit solennellement :

— C'est pas tous les jours qu'on boit du vrai Bourgogne. Si vous voulez bien, on va le déguster debout !

Et, immédiatement, il cria, d'une voix de stentor :

— Et vive la Coloniale, Nom de Dieu !

A quoi les artilleurs répondirent avec autant de force :

— Et vivent les Artilleurs !

Ce fut ensuite la dégustation, dans un grand silence, qui se prolongeait.

Le voisin de droite de Rouget, un maréchal des logis chef, grand gaillard à lunettes, professeur de mathématiques, fit claquer sa langue et en s'essuyant les lèvres, confia :

— Il n'y a pas à dire. Ça change vraiment de l'ordinaire !

Plus loin, un autre artilleur disait, en se rasseyant :

— Le Bourgogne, c'est quand même quelque chose !

A un bout de table, un sergent-chef des mitrailleurs, clama à la cantonnade :

— Faudrait en avoir, au moins, 6 ou 8 bouteilles pareilles !

Rouget, prêtant l'oreille, entendait aussi un « connaisseur » qui faisait des commentaires :

— Il a du bouquet, c'est sûr, mais il aurait gagné à être mieux chambré !

Le repas avait commencé dans une certaine morosité, à cause des intempéries, de l'isolement, de l'ennui, de l'hiver qui n'en finissait pas, mais maintenant — Rouget regardait de tous côtés — les visages étaient devenus souriants et détendus. Des plaisanteries s'échangeaient d'un bout à l'autre de la salle.

Les voix étaient plus joyeuses, les conversations avaient monté d'un ton. On entendait des rires fuser à chaque table. Tous les convives paraissaient visiblement satisfaits.

Tous, sauf un. Rouget venait de l'apercevoir, près de la porte d'entrée. C'était un sergent de la coloniale, du nom de Jensel. Il demeurait silencieux, mais les traits de sa figure laissaient penser qu'il n'avait, peut-être pas apprécié, outre mesure, la qualité du divin nectar, en provenance du vignoble bourguignon...

Ses yeux restaient fixés sur Rouget, lequel se montrait imperturbable. Mais au bout d'un moment, il vit Jensel se lever, agiter son index de la main droite et contourner les tables pour venir vers lui.

Alors, Rouget, pour faire diversion, pour maintenir l'ambiance, monta sur une chaise, sans se presser et commença de chanter, à tue-tête « le Grenadier qui revenait de Flandre » !

Maurice ROSE.

LA RETRAITE

Qu'est-il arrivé ? Nous avons pris deux chemins différents. Ce sont des vagues d'avions ennemis qui en sont cause... Où se trouvent les douze canons et la roulante ? Je suis avec la fourragère, la forge et trois voitures. Bambola est avec moi ainsi que Fernando et l'Alsacien. Les voitures sont étirées sur une longue distance. Les Malgaches viennent grossir notre groupe. « Pas bon, pas bon », disent-ils, tous ensemble, en parlant des bombes. Je les assure du mieux que je peux. Si les avions veulent lâcher leurs bombes sur le convoi, ils le prendront de face, s'ils coupent la route, rien à craindre.

Attention ! Voilà les Stukas ! Un des avions pique sur la route. C'est un sauve-qui-peut général dans la nature... Boum Boum ! Et on entend le vrombissement de l'avion qui remonte en chandelle. Où est la fourragère conduite par l'Alsacien ?

Nous courons sur les lieux de l'explosion. Il n'y a plus qu'un énorme trou ! Des débris de toutes choses informes, puis, plus loin, un deuxième trou... Cela est si inattendu que nous réalisons difficilement. J'ai un serrement de cœur, brave Alsacien ! Oui c'était un brave et un brave homme ! Des roues, du sang, il ne reste plus grand-chose de nos sacs individuels. Heureusement, j'ai encore mon mousqueton. Mais le pauvre et si sympathique Alsacien ! Je ne t'oublierai pas cher camarade !!!

Il n'est plus question de chercher le régiment. Nous nous mélangeons à une colonne... Je me méfie, n'ayant pas envie de me faire arrêter encore une fois, on ne sait pas où cela peut mener.

Voici un petit village tout en longueur. J'entre dans une maison après avoir tapé fort plusieurs fois... « Personne ici ? » Les portes sont ouvertes, cuisine, salle à manger, chambre, saloir, petit jardin et son bassin, tout est dans un affreux désordre... « Il y a quelqu'un ? » Rien ne répond. La maison doit être abandonnée depuis peu... La table de la salle à manger n'est pas desservie, un pot de confiture à moitié plein s'y trouve. Dans un placard, je découvre du pain et une bouteille de limonade qui pétille encore. Après avoir mangé pain et confiture, je me dirige vers le saloir. J'ai la chance d'y trouver un morceau de lard maigre de 2 kg, que j'enveloppe et mets dans ma muserotte avec un torchon trouvé sur place. Je remplis mon bidon d'eau et du fond de limonade et, sortant par derrière, je retrouve la colonne.

Me retournant, je vois entrer dans la maison plusieurs civils accompagnés de militaires. Mais alors ? Elle n'était pas abandonnée ? Et le lard que j'ai emporté, il faut absolument que je le rende. Mais comment expliquer la chose, comment la prendront-ils ? J'ai déjà été échaudé et ne tiens pas à l'être de nouveau... Tout en réfléchissant, je me suis éloigné de la maison. Il est trop tard à présent pour revenir sur mes pas.

Pénétrant dans une cour, j'appelle. Personne ne répond. Je monte un escalier, j'ouvre une porte, frappe : silence complet. J'entre, la serrure a été arrachée : quel dégât ! Tout est sens dessus-dessous, meubles brisés et renversés, tiroirs enlevés et retournés, matelas déchirés, rideaux arrachés, des sacs de farine également éventrés. Dans la cuisine, des bouteilles de vin cassées, mais aussi des œufs et du sucre. Ne perdons pas de temps. Je descends dans la cour et remonte une bassine d'eau, j'allume le feu avec une chaise cassée, et fais une omelette... Puis je me lave, me rase et change de linge. Je fais cuire au dur le reste des œufs. Puis, après avoir coincé la porte avec un meuble brisé, je m'étends sur le matelas éventré et m'endors à demi habillé...

En sursaut, je suis éveillé par une rafale de mitrail- leuse. Le son est éloigné, mais d'autres répondent. En vitesse, je me chausse et descends, non sans avoir emporté un grand couteau de poche... J'écoute d'où viennent tous ces bruits. J'ai l'impression d'un demi-cercle... Je cours en ligne droite, m'arrêtant au coin des mai- sons. Le tir se rapproche ; dans cette nuit étoilée, c'est impressionnant. Devant moi, à ma droite, à ma gauche, les fusils claquent, mêlés aux fusils-mitrailleurs et au tac- tac des mitrailleuses. Je suis des ombres silencieuses. Brusquement, des détonations et des éclairs près de moi. Je m'allonge. Des « flocs », « flocs », contre les murs. Je me relève d'un bond et file à travers champs. Des rafales m'entourent, je me laisse tomber, quel cauchemar ! Je suis tout étonné de distinguer des soldats allongés à mes côtés, se relevant et se laissant retomber dans l'herbe. Au même instant, des sifflements, puis des éclatements juste derrière nous, à l'endroit que nous venons de quitter. Nous faisons un bond en décrivant des zigzags, puis nous nous aplatissons sur le terrain à nouveau... Un fusil-mitrailleur est mis en batterie : tac, tac, tac... mais il s'enraye presque aussitôt. Les servants l'emportent, pendant que d'autres lancent des grenades défensives.

Je bute, retombe en vol plané et reste un moment hébété. Je me tâte : non, rien. Près de moi, un mort français, le premier que je touche. Je ramasse son cas- que, mais il m'est trop petit, puis je prends sa baïon- nette.

Je me tâte : non, rien. Près de moi, un mort français, le premier que je touche. Je ramasse son cas- que, mais il m'est trop petit, puis je prends sa baïon- nette.

(Suite p. 8)

LA RETRAITE (suite)

nette, elle peut servir, et aussi son ceinturon. J'entends des bruits et repars en avant, en pensant, tout à coup : « Où était son fusil ? »

Casque, mousqueton, baïonnette, musette, tout cela me gêne pour courir, et malgré moi je pense à un tas de choses qui n'ont rien à voir avec la guerre : au Musée Grévin, à Marat, à l'école de la nature.

Des coups de feu, des crépitements éclatent de partout. Je vois des ombres, mais s'agit-il de Français ou d'Allemands ? Un coup de fusil, puis deux, puis trois... Ce n'est ni un Lebel, ni un Mousqueton, ce ne peut être que des Allemands... J'épaule et tire tout le chargeur...

Mais je vais me faire repérer. Me relevant, je cours et discerne devant moi une ombre... C'est instinctif, je fonce dessus comme pour défoncer un mur.

Je parcours encore quelques mètres et me laisse tomber... C'est un ennemi ; je suis très calme et le regarde... Je prends sa grenade à manche, me relève et cours, cours sans m'arrêter. Ou je tombe sur les Allemands, ou je rattrape les Français.

« Chef ? Chef ? » Je plonge, me retourne sur le dos. Je respire à pleins poumons. Mes copains sont là, inutile d'aller plus loin. J'ouvre mon bidon et bois, quel délice ! Je me sens mieux, il en faut si peu... Tout est relatif...

Oui, ils sont là et rient, et moi aussi. Nous nous reconnaissons dans l'aube naissante. Je serre des mains et distribue quelques tapes amicales dans le dos. Ils sont onze du 4^e, d'autres du 1^{er} et 2^e et quelques gars de l'Infanterie. Il faut s'en aller. Nous marchons vite. Les Malgaches ont un fusil-mitrailleur et les fantassins un également. Nous sommes vingt-deux en tout. Dans la fraîche matinée, nous filons d'un pas de chasseurs à pied.

Qui doit commander ? Les Malgaches se tournent vers moi et moi vers les fantassins. Eux me rendent la pareille et me voilà investi avec mon groupe d'une mission de retardement... Sur la carte d'état-major étalée par terre, un Colonel nous explique : « Plus l'ennemi sera retardé, plus cela permettra d'établir une ligne de défense. » Où ? Il ne le dit pas. Il a les traits tirés, une barbe de plusieurs jours... Un Capitaine nous donne aussi des instructions. Les hommes allongés essaient de dormir quelques instants car, avec ce Colonel et ce Capitaine, il y a environ cinquante hommes. Nous avons été incorporés d'office dans cette troupe...

Nous sommes partagés en trois groupes sensiblement égaux. On nous donne des grenades et quelques balles pour mousquetons et fusils Lebel. Mission : défendre un pont sur la Moselle.

Nous n'avons pas encore atteint le pont, que déjà nous sommes repérés. Nous rampons et tirons droit devant nous. Les fusils-mitrailleurs entrent en action. L'ennemi est caché dans les bosquets, et autres aspérités du terrain. Nous entendons les vrombissements des Stukas, l'aboiement mat du 77 autrichien et, en un instant, nous sommes pris dans la tourmente. On tire de tous côtés, car il y a d'autres troupes de couverture qui nous encadrent. Des hommes, qui étaient en avant, nous dépassent, hagards, les traits tirés. Ils n'ont plus de munitions, certains sont blessés. Nous tirons toujours au jugé !

Nous sommes en mauvaise posture ; un moment d'espoir, nos canons tirent, mais cela ne dure pas, quelques coups et c'est fini !...

Coup de clairon et sifflet : décrochage général !

Nous reculons à ras de terre : « Couchez-vous ! » Un Malgache vient de se lever pour courir et a été atteint. Il est étendu sans mouvement. On rampe vers lui. Il est mort d'une balle dans la tête !

Je prends sa gourmette, ses papiers, que je donne à ses camarades. Nous partageons les balles qu'il avait encore.

Depuis une semaine, nous reculons sans arrêt, en nous ravitaillant en munitions et en vivres sur les morts. Tous les jours, quelques Malgaches tombent. On pourrait décrocher et se replier, mais nous sommes pris par quelque chose de plus fort que nous. La camaraderie, la fraternité des combattants nous retient.

Chaque jour, nous retardons l'avance de l'ennemi, dans des combats sporadiques, mais chaque fois nous devons céder du terrain !

Après Bischoffwiller, les escarmouches cessent... Je suis de nouveau seul sur des routes sans combats, sans avions, me dirigeant vers Saint-Dié.

Dans un village, sur mon chemin, je rentre dans une maison. Tout est cassé, éventré, souillé, des excréments partout, les tableaux lacérés, les cloisons défoncées. C'est du vandalisme par plaisir, pour faire le mal. J'essaye de fermer les portes en poussant des meubles contre... Puis, sur un matelas retourné, je dors quinze heures d'affilée... Je peux ensuite faire une toilette complète et casser la croûte avec les provisions dont ma musette est garnie.

13 heures : Le ciel est pur, un bon soleil. Je jette un coup d'œil avant de partir... Pauvres portraits de famille ! Les enfants à des âges différents, des cartes postales, des gravures, mille autres choses dispersées dans tous les coins ! Des meubles qui ont été bien cirés, des tapis, des rideaux bien tendus et un dessous de plat à musique que je fais jouer en regardant les personnages ! Sur un fond de faïence blanche, on voit une ronde d'enfants en bleu, des petits ramoneurs, des écoliers qui se donnent la main tandis que le plat à musique joue, joue, en sourdine... C'est d'une tristesse indicible.

Dehors, j'aperçois un cheval en liberté. Pas mal ce cheval. Hop là ! Je l'attrape par le bridon et le caresse. Il se frotte à moi et hennit. « Tu es comme cet esclave qui, ayant eu la liberté, ne savait qu'en faire. » Je remonte dans la maison et arrache un cordon de rideau... Le cheval est toujours là... Je fais une boucle, en enserme le museau avec deux brides de chaque côté. Je trouve un chapeau de paille de paysan et le mets sur ma tête car le soleil darde dru. Le casque attaché à ma musette, je grimpe sur le cheval qui n'obéit pas très bien... Dame, cette bride qui ne passe pas dans sa gueule, cela

l'étonne. Avec les jambes, je le ramène dans la bonne direction. Il a un trot sec ; je le pousse, et le voilà galopant sur la route de Saint-Dié.

Je rattrape des soldats qui marchent sur le côté de la route et je les entends dire : « Qu'est-ce que c'est que ce type-là ? On aura tout vu ! Eh ! mon gars, tu te crois sur un champ de course ? » Sans doute ont-ils raison, un chapeau de paille, bourgeron et treillis sur un cheval sans selle, cela ne donne pas une allure très martiale. J'ai plutôt l'air d'un soldat d'opérette. Je pourrais leur répondre du tac au tac, mais le silence est d'or en certaines circonstances. Une bagarre pour un chapeau de paille, cela n'en vaut pas la peine... Le cheval a le trot tellement dur que je lui rends sa liberté, je finirai le chemin à pied...

— 0 —

Saint-Dié, que de soldats ! La ville en est pleine, de toutes les armes, de tous les régiments. Des groupes discutent avec animation. J'écoute : « Un maquis va être formé dans les Vosges. La route de Sélestat est coupée, celle de Baccarat aussi. Les Allemands sont à Epinal... Il faut passer par le col de Sainte-Marie ». Tout cela n'est guère rassurant, nous sommes encerclés... Lutter de vitesse avec les blindés et les motorisés, cela me paraît difficile.

Voilà la Meurthe : l'eau est claire, mais la rivière est jonchée de fusils, de casques, de cartouchières, d'armes de toutes sortes. Quelques soldats font leur toilette, plus loin d'autres pêchent à la grenade.

J'aperçois tout un groupe coiffé de casquettes. Ce sont des Polonais. Les uns parlent en français, les autres dans leur langue. Cela fait plaisir de les entendre ; ils paraissent gonflés à bloc. Leurs officiers sont avec eux ; ils consultent des cartes. Ils sont bien équipés avec des camionnettes neuves. Je remonte leur colonne pendant un kilomètre. Ils me redonnent de l'espoir, tellement ils semblent décidés à se battre.

Je visite Saint-Dié de fond en comble. Il y a des camionnettes abandonnées partout. J'en repère une dans les bois et la planque dans un taillis. Si la route est libre, j'irai la chercher et rattraperai les Polonais.

Je trouve une autre camionnette, celle-là pleine de vivres. Conduite à la ville, elle est remise dans une cour. J'en découvre une troisième que je laisse dehors après l'avoir déchargée du charbon qu'elle contenait.

— 0 —

Le Chef ! Le premier de l'escadron que je rencontre. On est heureux de se revoir, nous nous complimentons de nos bonnes mines. Il a pourtant maigri, mais va bien, on voit qu'il fait partie de la cuisine.

Il est là depuis trois jours ; ce qui le frappe le plus, ce ne sont pas les combats, mais la mort de l'Alsacien et des Malgaches. Je lui parle des trois camionnettes que j'ai planquées et l'emmène voir celle débarrassée du charbon, mais elle a disparu. Celle cachée dans les taillis également. Nous revenons en vitesse vers la troisième : elle est toujours là, et nous en profitons pour remplir nos musettes de vivres.

Je lui propose de partir à pied, direction les Vosges. Mais il n'est pas chaud pour ce genre de sport ; il n'est pas bon marcheur. On attendra un jour avant de prendre une décision. Beaucoup de maisons sont vides et nous en trouvons une où presque tout a été déménagé. On sent que les propriétaires sont partis depuis longtemps. Elle a été visitée, toutefois sans trop de dégâts. Je cherche une chemise dont j'ai grand besoin, mais n'en trouve pas. Nous découvrons dans la maison un amas de journaux de toutes tendances. Les ouvrant au hasard, nous lisons : 18 mai, l'« Action Française » : « Des attaques allemandes sur Louvain sont repoussées avec de lourdes pertes pour l'ennemi. » — « Le Figaro » : « Il est superflu d'ajouter que le Commandement allié se propose de ne pas laisser aux Allemands l'initiative de concevoir et d'exécuter des opérations de grande envergure. » — « L'Époque » : « L'aviation allemande perd son avance de jour en jour, nulle part elle ne domine les Alliés. » — 26 mai, l'« Action Française » : « La grosse attaque que les Allemands avaient amorcée au Sud de Sedan s'est terminée par un succès de nos troupes. » — Le 3 juin, le « Journal » : « La situation reste avantageuse pour les Alliés ! »

J'entends des imprécations : « Salauds ! menteurs ! » Tiens, tiens, le Chef s'énervait, c'est bien la première fois que je le vois dans un état pareil !

— 0 —

6 heures du matin, nous nous dirigeons d'un pas alerte vers la cour où se trouve notre camionnette. Malchance ! elle a disparu comme les deux autres... Allons vite sur la route où se trouvent les Polonais. Plus personne ! Ils sont partis ! J'aurais dû suivre ma première idée ; il ne reste plus maintenant qu'à essayer de passer par les Vosges.

— 0 —

Voilà une heure que nous marchons, mais le Chef se plaint ; il a mal aux pieds, il ne pourra pas continuer longtemps. Je sens qu'il a envie de retourner sur Saint-Dié. Quant à moi, j'ai l'espoir de trouver un moyen de locomotion, n'importe lequel, mais j'ai des scrupules d'abandonner mon compagnon. Nous revenons sur nos pas, je vois qu'il est content. Il est 11 heures ; nous sommes de nouveau sur la route d'Epinal.

« Les voilà, les voilà. » Qui ? Une voiture arrive avec un fanion blanc. « Les Allemands ! » Tous les hommes qui nous entourent les voient pour la première fois. Il se produit un mouvement de curiosité. Ils sont cinq dans une voiture, dont deux officiers, un conducteur et deux soldats sur les marchepieds. Les soldats ont, dans leurs bottes, deux grenades à manche chacun, et deux au ceinturon. Avec leurs mitraillettes, ils font plus guerriers que nous. Les Officiers descendent, le poignard au côté. Leurs vestes courtes nous semblent plutôt drôles... Mais ce qui nous frappe le plus c'est le drapeau, le drapeau hitlérien à croix gammée...

Plusieurs centaines de soldats se trouvent rassemblés et les cinq Allemands sont perdus parmi nous. L'un des Officiers, remonté dans la voiture, nous parle dans un très bon français : « La France a signé l'armistice, c'est votre Grand Maréchal PETAIN qui l'a demandé. L'armistice a été signé aujourd'hui, vous serez bientôt libres, la guerre est finie pour vous... »

« Et les Anglais ? » lance quelqu'un. — « Nous nous en occupons », et ils enchainent : « Vous retrouverez bientôt vos familles. » Cent mètres plus loin, ils harcèlent un autre groupe et des conversations passionnées se donnent ensuite libre cours : « Les Anglais sont fiers, ils sont acculés à la mer ! S'ils nous avaient aidés un peu plus, nous n'en serions pas là ! HITLER signera la paix avec nous contre les Anglais. » Les Britanniques, faut le dire, n'ont pas bonne presse en ce moment ; les accuse de tout... Les Allemands passent, retour à l'hôpital et nous lançent de petits saluts comme à de vieux camarades. A cet instant, je me retourne ; le cheval a disparu. Je me dirige vers une sortie de la ville et aperçois un cheval qui paraît chercher son cavalier. Il n'est pas sauvage et je parviens à grimper dessus sans difficulté...

Un gosse me court après : « Soldat, soldat, donne-moi de l'argent pour cette jolie culotte ! » Il me tend une magnifique culotte de cheval et il ajoute : « C'est pour acheter de la soupe. » L'enfant est merveilleux de beaux et de santé. Mais j'ai beau me fouiller, je n'ai que trois modestes piécettes sur moi : « Je n'en ai pas mon petit. Il a l'air tout étonné. Sa petite mentotte désigne les trois francs que je tiens dans ma main... « Tu vois, il n'y en a pas assez... Où sont tes parents ? — Je ne sais pas... — Où habites-tu ? Comment t'appelles-tu ? » Il a un geste vague... « Quel âge as-tu ? » Il hésite et montre les cinq doigts de sa main, « Tiens ! » et je lui donne les trois piécettes en disant : « Va vite voir les soldats à l'hôpital, ils te donneront à manger, regarde, c'est là, l'hôpital, cent mètres ! »

Mais l'enfant me tend à nouveau la culotte que je ne veux pas. « Non, tu la vendras à un autre, bien plus cher. » Il secoue la tête, en répétant : « Prends-la ! » J'en ai tellement envie que je la prends, et, soudain, je pense que ma musette est pleine de vivres. Je descends de cheval et lui donne des biscuits et du chocolat — qui est un peu mou. Déjà, il m'achète un biscuit de soldat, mais c'est dur ! Il est assis avec tous ses trésors sur le bord de la route.

— Tu avais fait ?
Il répond « Oui » de la tête. Des biscuits... du chocolat, il mange vite, faisant aller le biscuit de droite et de gauche pour mieux le savourer. Depuis quand cet enfant n'a-t-il pas mangé ?

Qu'il est beau ! Si je l'emmenais avec moi ?

— 0 —

A regret, je remonte sur mon cheval et me dirige sur l'hôpital où je demande :

« Vous n'avez pas besoin d'un infirmier ? »

On me dévisage de haut en bas. Qu'ai-je donc de si particulier ? J'insiste :

« Je suis infirmier diplômé. »

— Non, nous n'avons besoin de personne. »

Et on me tourne le dos.

« Quelle bande de poltrons, de planqués, ces gars-là ! C'est pour des types pareils que d'autres vont se faire casser la gueule ! »

Toujours sur mon cheval, j'essaie de sortir à nouveau de Saint-Dié. Au coin d'une rue, je vois une voiture qui a l'air en bon état. Voilà peut-être l'occasion de m'éloigner l'ici !... Je descends, mets ma musette par terre et j'essaie le moteur. Il a des ratés. Ah ! si je pouvais le mettre en route ! Il y a de l'essence dans le réservoir... Les sièges arrière sont couverts de sang séché... Le moteur part puis s'arrête ; je démonte les bougies, le carburateur ; je revisse le tout... Mais le cheval ! Où est passé le cheval ? Il broutait non loin de moi, je devais l'apercevoir ; il n'est sûrement pas loin. Je cours, je cherche, mais pas de cheval à l'horizon ! Et il a emporté la belle culotte coincée dans le bridon !

Impossible de faire démarrer la voiture ; plus d'espoir de retrouver le cheval et la belle culotte forme Saumur !... Me voilà désespéré, furieux, me faisant des reproches à moi-même... Ce n'est pas tant le cheval et la voiture, non, tout cela est bien peu de chose, mais je regrette le temps précieux perdu à cause des hésitations du Chef. Maintenant, je me sens isolé, vulnérable, tout d'un coup. Et je pense à la guerre. Perdue en quelques semaines de combat, c'est à peine croyable ! Et à cette phrase si souvent entendue : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ! » Quelle dérision ! Tout cela pour aboutir à une telle défaite !...

Quelle tristesse ! Oui, quelle tristesse !...

Marc POTALIER
(Plein Sud).

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB-X ABC.

Nom :
Prénoms :
Adresse :
Date de naissance :
Immatriculé au Stalag sous le N°
Kommando
Fait à le
Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 3° trimestre 1980
Prix de l'abonnement annuel : 20 F.
Le Gérant : ROCHEREAU.
Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne